

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: | | Pagination continue. |

LE MONDE ILLUSTRÉ

14ÈME ANNÉE.—No 708

SAMEDI, 27 NOVEMBRE 1897

42, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL



1. Hon. F.-G. Marchand, Premier Ministre.—2. Hon. H. Archambault, Procureur-Général.—3. Hon. J.-E. Robidoux, Secrétaire-Provincial.—4. Hon. F.-G.-M. Déchéne, Ministre de l'Agriculture.—5. Hon. Adelard Turgeon, Ministre des Mines et de la Colonisation.—6. Hon. S.-N. Parent, Ministre des Terres de la Couronne.—7. Hon. J. Tessier, Orateur.—8. Hon. H.-T. Duffy, Ministre des Travaux Publics.—9. Hon. J. Shehyn, Ministre sans portefeuille.—10. Hon. Dr G.-J. Guerin, Ministre sans portefeuille.—11. Hon. G.-W. Stephens, Ministre sans portefeuille.

LES MEMBRES DU NOUVEAU MINISTÈRE DE QUÉBEC

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 27 NOVEMBRE 1897

SOMMAIRE

TEXTE.—Zic-Zag, par Rodolphe LeFort.—Poésie : Au pied du crucifix, par A.-B. Caron.—Leur tout petit, par Claudius Jacquet.—Ma mère, par Enéris.—Poésie : Journée d'automne, par Arthur de Bussière.—Le prix du sang : Faits et légende de 1837 (avec gravures), par F. Picard.—Épigramme célèbre.—L'Inde, par M^{me} Marie-Louise Bergeron.—Légendes hongroises, par E. Horn.—Aux jeunes époux.—Poésie : Crescendo, par Dr F.-G. T.—Chronique Européenne, par R. Brunet.—Le nouveau ministère de Québec.—Bibliographie.—Vieux conte ! L'ivrogne et le médecin.—Courrier de la mode.—Théâtres.—Choses et autres—Feuilleton : Les deux gosses.

GRAVURES.—Portraits des membres du cabinet de Québec : Hon. F.-G. Marchand, premier ministre ; Hon. J.-E. Robidoux, sec.-provincial ; Hon. H. Archambault, procureur-général ; Hon. F.-G.-M. Déchéne, ministre de l'agriculture ; Hon. A. Turgeon, ministre des mines ; Hon. S.-N. Parent, ministre des terres de la couronne ; Hon. Jules Tessier, orateur ; Hon. H.-T. Duffy, ministre des travaux publics ; Hon. O.-W. Stephens, hon. J. Shehyn, hon. G.-J. Guerin, ministres sans portefeuille.—Le jour de fête (double page).—Devinette.—Gravure du feuilleton.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélés du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entre eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.



Nous annonçons, il y a quelques semaines, le renvoi de sa place de notre estimé collaborateur, M. Gaston P. Labat, employé au bureau central des Postes à Montréal.

Cette nouvelle nous avait été affirmée trois jours de suite, et l'on prétendait qu'elle figurait dans un journal très répandu de notre ville.

Nous ne craignons aucunement de blâmer ce qui est blâmable, même s'il s'agit de nous personnellement : nous avons le courage de reconnaître nos erreurs, quand nous en commettons. Or, nous venons d'apprendre que rien n'est vrai dans cette histoire du renvoi de notre confrère, et nous tenons à le dire en tout premier lieu.

Nous regrettons vivement que notre position ne nous ait pas permis de vérifier l'exactitude de ce fait,

et nous répétons, à ce sujet, ce que nous disions alors : que le système de destitutions à outrance est le plus désastreux que puisse employer un gouvernement succédant à un adversaire. C'est le système américain : mais la France et la Belgique peuvent aussi bien servir de modèles que la République voisine, et ces deux nations n'ont point à regretter de n'avoir pas interrompu les affaires publiques par suite du bouleversement de tous les ministères.

D'autre part, ce serait une erreur grave, de la part d'un ministère se disant ami des sciences, protecteur des Lettres et des Arts, de frapper précisément ceux qui s'adonnent aux Arts ou aux Lettres.

Les journaux sont pleins de crimes : au fond des campagnes les plus reculées, chez le pauvre comme chez le riche, ils portent les affreux détails de ces scélératesses, entrant dans les explications les plus minutieuses sur la manière dont l'assassin a frappé, où il a frappé, pourquoi il a frappé, quels sont ses complices vrais ou supposés.

Une imagination un peu surexcitée, un cœur mauvais déjà, un individu livré à l'épouvantable esclavage de la bouteille, s'identifie avec le misérable. Ils se sentent poussés, malgré eux, vers ce manche de hache qui les fascine, qui les attire... ils voient rouge, la bête se manifeste, un nouveau crime vient frapper de stupeur toute la population !

Il y a quelques années, on apprenait avec terreur, à Paris, l'assassinat de plusieurs personnes âgées, soit dans Paris, soit dans la banlieue : la manière dont les coups étaient donnés, semblaient indiquer qu'une seule et même main avait frappé.

La police de Paris—qui ne raconte jamais ses affaires tant qu'elle n'a pas le coupable en mains—était déroutée, et les Parisiens, qui cognent leurs "sergots", s'écriaient avec terreur : "Où est la police ?... que fait donc la police ?..."

L'excellente police, la plus forte, la plus adroite, la plus remonmée du monde, travaillait... elle arrêta, le croiriez-vous ? un gamin de douze ans !...

Il faut avouer que l'âge de ce malfaisant bipède était bien fait pour dérouter police et magistrats !

Tout cela n'est que peu de chose en comparaison de ce que vous allez entendre, chers lecteurs.

Le juge, procédant à son interrogatoire, ne put s'empêcher de demander à ce gamin :

—Mais comment, à votre âge, avez-vous pu préméditer et accomplir cette série effrayante de crimes atroces ?

Avec un sourire narquois, le jeune criminel répond : —J'ai lu des romans où il n'est question que de crimes (les fameux romans criminalistes, que l'on semble, heureusement, abandonner enfin !). Je voyais comment s'y étaient pris ceux qui tuaient. Je lisais, quand je le pouvais, tous les détails publiés par les journaux quand ils annonçaient un assassinat. Je me promis de faire mieux, et vous voyez que j'ai réussi.

Tout cela, débité avec un cynisme révoltant, un orgueil sans pareil.

Conclusion : le journalisme, les romans...

A quoi bon continuer ?—On nous traitera, et l'on nous traite, d'utopiste.—Tant pis pour... eux.

Le peuple sera peut-être plus sensible à ce fait :

Dès qu'un crime se commet, on se permet, sous prétexte de devoir inhérent au journalisme, de pénétrer dans le sanctuaire inviolable de la famille. Les complices, vrais ou supposés, se voient épluchés dans leurs moindres actions, leurs noms livrés au mépris public, leur réputation, celle de leurs enfants s'il y a lieu, celle de leurs parents jusque bien loin, souillée, ternie, perdue !

S'il est démontré que l'assassin... ne l'est pas ; que ses complices ne... le sont pas, le mal est fait.

Saint Philippe de Néri avait pour pénitente (c'est elle qui a rapporté le fait) une dame Romaine... une dame, une vraie dame, s'accusant chaque fois qu'elle allait à confesse, d'avoir médité ou calomnié.

Un jour, le bon saint lui dit :

—Pour pénitence, mon enfant, vous irez sur la Via Appia, hors les murs, et, en marchant vers Frascati, vous plumerez une poule, laissant tomber les plumes sur la voie.

—Ensuite, mon Père ?

—Ensuite ?... C'est tout : allez, mon enfant.

Huit jours après, confession, remédiances, recalomnies.

—Pour votre pénitence, mon enfant, dit saint Philippe, vous irez ramasser, sur la Via Appia, les plumes de la poule que vous avez plumée la semaine dernière.

—Perdez-vous la tête, mon Père ? s'écrie la Romaine. Il m'est complètement impossible, vous le savez aussi bien que moi, de retrouver une seule de ces plumes, le vent les a emportées dans toutes les directions !

—Eh ! quoi, ma fille ! vous ne pouvez, vous dites que cela vous est impossible, ramasser des plumes que vous avez semées il y a huit jours, et vous croyez pouvoir réparer les calomnies que vous semez à chaque instant ? La plume est matérielle et peut se retrouver : la parole vole, augmente, mais ne peut plus se retirer. Comprenez-vous l'énormité de votre crime ?

Qui donc ira ramasser aux quatre vents les réputations avilies et rendre le bonheur à ces familles qui n'ont plus que la honte, la douleur en partage ? L'arbre le plus beau, le plus sain, le plus vigoureux, n'a-t-il pas, parmi ses fruits exquis, un fruit piqué, un fruit gâté ? L'arbre doit-il être coupé et jeté au feu à cause de cela ?

Les traîtres qui ont vendu nos patriotes en 1837 et 38 n'étaient-ils pas à maudire ?... Mais leurs familles, leurs enfants vivant encore aujourd'hui, sont-ils responsables de ces lâchetés ?

Plutôt que de leur nuire, F.-X. Prieur a préféré glisser sur ce fait : et lui, le vendu, il a mis un voile sur les noms des traîtres...

O charité !... O journalisme !...

Le parlement de Québec a ouvert, le 23 novembre, sa première session. L'hon. M. Evanturel, le sympathique Orateur du parlement de Toronto, a tenu, à cette occasion, à venir assister à la prise de possession du fauteuil d'Orateur par son ami d'enfance et compagnon d'études, l'hon. M. Tessier.

Verrons-nous enfin, une ère de prospérité pour le bon cultivateur, de progrès pour le pauvre ouvrier des villes, de protection pour les Arts et les Lettres ? —L'hon. Premier, M. Marchand, est un fin littérateur, très bon poète me dit-on, journaliste même : est-il nécessaire de lui rappeler la magnifique apostrophe du grand-prêtre Joiada à Joas, lorsqu'il rappelait à celui-ci qu'un roi même et surtout doit avoir pitié du pauvre :

... sévère aux méchants, et des bons le refuge. Entre le pauvre et vous, vous prendrez Dieu pour juge ; Vous souvenant, mon fils, que, caché sous ce lin, Comme eux vous fûtes pauvre, et comme eux orphelin.

Nous aurions voulu parler du surintendant McGibbon, surnommé le "Roi de la Montagne," et de ses destitutions brutales. Nous avons été trop long jusqu'ici.

Contentons-nous de rapporter ces paroles de M. l'échevin Ouimet, dont le courage en cette affaire est digne des plus grands éloges :

Ces ouvriers étaient des plus soumis et des plus dévoués, malgré les mauvais traitements dont ils étaient l'objet de la part du "Roi de la Montagne," qui les injurait sans cesse et blasphémait contre eux. Il les changeait d'ouvrage quatre à cinq fois par jour, il a été même jusqu'à les forcer de prendre leurs repas dehors, en hiver. Je cite ces faits ignobles devant le public pour que ce dernier en juge.

Je vais porter ces faits à la connaissance du comité ce soir, et il me tarde de voir comment mes collègues anglais vont s'y prendre pour jeter encore l'éponge là-dessus. C'est indigne, de voir tous les subterfuges que certains échevins prennent pour faire échapper leur fétiche à l'épreuve d'une enquête sérieuse, et le faire passer indemne. Si c'eût été un Canadien-français, il n'y a pas de doute qu'on l'eût exécuté sommairement et qu'on l'eût voué aux gémonies, il y a déjà longtemps.

Ces pauvres diables ont été destitués sans une heure d'avis, pour le seul fait qu'ils obéissaient à un ordre leur enjoignant de venir faire connaître à qui de droit, ce qui se passe là-bas, sur la montagne. Bien plus, M. McGibbon les attendait avec son bâton à la main, et quand ils vinrent pour reprendre leur ouvrage, c'est avec cette arme qu'il leur a défendu d'entrer dans l'atelier, agissant ainsi comme on fait avec des esclaves dans les pays non civilisés.

Voilà, dirait-on, les événements précurseurs de 1837-38 qui se reproduisent. C'est fort vilain jeu, et c'est jeu bien dangereux que jouent là M. le Maire et les échevins anglais.

Que M. l'échevin Ouimet continue : il a l'opinion publique avec lui, qu'il n'hésite pas !

Il est temps, grand temps, que les affaires reprennent ! Il y a des années que les pauvres ouvriers de Montréal attendent du travail, de quoi nourrir leurs intéressantes familles durant l'hiver.

La navigation va être fermée : combien encore de ces malheureux vont se trouver sans ressources, des jours, des semaines, des mois ? C'est la saison des fêtes, l'hiver. On s'amuse chez soi, chez ses amis : le riche veut s'étourdir pour ne pas entendre le sanglot de l'enfant qui implore, qui supplie, pour un peu de pain !

Si vous aviez vu, lecteurs du MONDE ILLUSTRÉ !—C'était une tristesse, une désolation à fendre l'âme. Les fenêtres aux carreaux brisés remplacés par des morceaux de gazettes maculées, trouées, laissaient pénétrer la bise glaciale amoncelant un rai de neige sur le plancher. Sur un peu de paille, dans un coin, gisait une forme hâve, que des guenilles entassées protégeaient mal contre la froidure.

Des enfants—deux gracieuses petites filles de quatre et six ans, trois garçons de sept et demi, neuf et onze ans, propres dans leurs loques—se serrant l'un contre l'autre pour se réchauffer, de grosses larmes ruisselant sur leurs joues amaigries ; dans le fond, assis par terre, un homme, dans la force de l'âge, les yeux hagards, la tête douloureusement penchée sur la poitrine. Dans la place, pas une chaise, pas une table, pas un poêle, rien !...

Un homme frappe à la porte, pénètre dans ce taudis.

—Vous, M. Félix ! s'écrie le malheureux se levant péniblement aussi vite qu'il le peut.

—François, dit le nouvel arrivant, pourquoi ne m'avez-vous pas prévenu ?

S'avançant vers le paquet de haillons, il soulève les guenilles cachant la face : c'est un femme, c'est la mère de famille.

M. Félix lui tâte le pouls, l'examine un instant. Tout cela dura l'espace d'une minute.

Le nouveau venu se précipite vers une voiture arrêtée à la porte, en retire des paquets, donne des ordres au domestique qui, bientôt, avec d'autres paquets, pénètre dans la demeure.

Une bouteille de vin est débouchée : chaque personne de cette famille, à commencer par la mère, en reçoit un verre. Le domestique, qui était ressorti, revient avec une brassée de fascines et de gros bois, les jette dans l'âtre, y met le feu. Du bouillon est réchauffé, la mère, les enfants, puis le père, en reçoivent chacun un bol fumant.

D'autres provisions succèdent : et les enfants, pleins de grâce et d'abandon, entourent l'homme généreux, le père et la mère pleurent... mais des larmes de bonheur, tandis que dans un coin, à la vue de tant de charité d'une part, de reconnaissance de l'autre, sanglotait un enfant de six ans que son père voulait voir homme—c'est-à-dire charitable comme lui-même l'était. Cet homme, c'était...

O mon père bien aimé ! Etiez-vous bon !...

Rodolphe Le Fort

AU PIED DU CRUCIFIX

A Mule J...

*Jésus, daignez écouter ma prière :
C'est à vos pieds que je viens, Dieu Sauveur,
Je vous implore et vous prie, ô mon Père ;
C'est votre enfant, consolez sa douleur.*

*Votre secours, mon Dieu, je le réclame
Au fond du ciel, comme l'astre éclatant,
Vous avez mis dans mon cœur une flamme,
Un grand amour pour votre tendre enfant.*

*Quand ma pauvre âme est toute chagrinée,
Elle se plaint, ô Dieu rempli d'amours !
Au crucifix la pauvre abandonnée
Se réfugie, en pleurant tous les jours.*

*Quand votre enfant, que j'admire et que j'aime,
Brise mon âme, et la fait bien souffrir,
Encor vers vous, ô tendresse suprême,
Elle revient, s'empresse d'accourir.*

*Consolez-moi, Dieu Sauveur que j'adore,
Je mets mon front sur vos pieds si blessés ;
Ne voulez pas qu'en vain je vous implore,
Vous, le secours des êtres délaissés.*

*C'est à vos pieds que tout meurtri, j'espère :
Faites, mon Dieu, que je vous dise un jour :
" J'ai du bonheur dans cette vie amère,
Je suis heureux, merci, j'ai son amour."*

AMABLE BERTHÉLOT-CARON.

Québec, août 1897.

LEUR TOUT PETIT

Le père vient de rentrer. C'est l'heure du repos, la bonne paie des fins de journée... la mère se lève, ils vont l'un vers l'autre...

—Bonjour, ma chérie.

Ils se regardent. Ils se dirigent doucement vers le berceau, du côté où l'on entend la petite respiration régulière. Elle écarte les rideaux, soulève l'enfant, le prend dans ses bras.

—Mon Dieu qu'il est beau... Regarde-le donc, ton fils... Mais il n'est pas réveillé tout à fait encore. Vois comment il se frotte les yeux... Il les ouvre maintenant, ses yeux sont tout gros de sommeil. Il nous reconnaît déjà et sourit... Oh ! le cher amour !... Comme on les aime, ces petits êtres, et ils vous donnent tant de mal !... S'ils s'en souvenaient plus tard !

Le voilà prêt enfin, tout frais, tout heureux ; ses mains maladroites battent l'air, ses petits pieds s'agitent... Impatient, il voudrait aller, toucher à tout, et son regard indécis erre curieusement...

—Petit, attends encore un peu... Tes cheveux sont tout emmêlés, il y reste des brins de ouate blanche... Bon, le voilà bien propre... Prends-le, père, maintenant...

Chacun tient une main et ils se sourient : ce sont là pour eux les vraies minutes heureuses, et qui consolent de tant de choses !... L'on se sent tout reposé, l'on se sent meilleur à les voir... Ils marchent tous trois, à pas menus ; le père et la mère sont courbés, lui se hausse, s'appuie bien fort... Ils s'en vont à la découverte : on s'arrête dans les coins sombres, près des meubles étranges ; on se laisse tomber sur le tapis épais, on se regarde dans la glace en prenant des mines drôles... Et ils rient, les trois enfants.

Puis on laisse aller le bonhomme. Il est si fort déjà ! Il marche presque tout seul. Il se retourne parfois, joyeux de sa hardiesse, un peu inquiet aussi, et il rit, il sent bien qu'on le suit des yeux avec amour... Il revient bientôt, il s'agite les bras pour garder son équilibre... Mais ses jambes sont fatiguées, son poids l'entraîne en avant. Il chancelle. Arrivera-t-il jusqu'à eux ?... Mon Dieu, il va tomber !... Non, il se précipite et des bras le reçoivent à temps.

Un instant il se repose, puis reprend confiance et poursuit son voyage... Le voici à quatre pattes... Il se glisse derrière une table, pénètre sous un fauteuil... Alors il reparait, inquiet du silence, et lève la tête... On sourit, il se rassure. Et, avec un instinct de petit être qui devine les choses d'amour, levant ses yeux

câlins vers ceux qu'il sent être à lui, tout à lui et rien qu'à lui, il semble vouloir leur dire :

—Protégez-moi, aimez-moi bien... J'ai tant besoin qu'on m'aime !... Pour grandir, il me faut de bonnes caresses et de bon lait... Il faut que papa m'embrasse à mon réveil et quand je m'endors... Il faut que maman m'habille et me déshabille elle-même... Je veux être leur cher petit tyran...

Et la mère répond de même :

—O mon chéri, tu es à moi, et à moi encore !... Je t'aime, parce que tu es doux, parce que tu ne sais rien de ce qui est mauvais, de ce qui fait souffrir. Je t'aime, mon tout petit, parce que tu as besoin de moi, que tu as peur pour un rien : tu pleures, j'embrasse tes yeux pleins de larmes, et te voilà consolé... Laisse-toi bien embrasser ; traîne-toi autour de moi et que je te sente comme une bonne et longue caresse. Raconte-nous tes interminables histoires sans paroles, redis tes phrases confuses et toujours les mêmes. Ta voix d'enfant change en les répétant, et tu sais si bien y mettre chaque fois un sens, un ton nouveau... Je ne les comprends pas souvent très bien, mais elles me chantent dans la tête... Et puis, tout ce qui vient de toi m'est si doux !... Laisse aller tes mains sur mon front, sur mes bras... Si j'ai la fièvre, cela me rafraîchit ; et j'en suis toujours étonnée, si j'ai froid, le sang recourt joyeux dans mes veines...

Tout cela ne finirait jamais : ces promenades, ces caresses, ces chers enfantillages... Mais il se fait tard.

—Allons, maman, dit le père, couchez ce petit homme. Il faut qu'il dorme pour devenir grand... Ses yeux s'alourdissent déjà, se ferment à moitié... Voyez donc, il dort presque sur vos genoux ; sa tête s'incline, ses petites mains tombent, toutes lassées...

Elle l'emmena. Et pendant qu'elle le déshabille, il s'endort à moitié. Le voilà enfin dans son berceau, bien tranquille... Il ouvre parfois les yeux pour voir si l'on est là toujours, puis il les referme, confiant...

—Dors, ta mère est là tout près, murmure-t-elle. Tu as chaud, te voilà bien bordé. A tout à l'heure... Dors, mon amour.

CLAUDIUS JACQUET.

MA MÈRE

Elle repose dans le vaste champ des morts, au pied du Calvaire, duquel Jésus-Christ lui tend les bras ; et c'est là que chaque année, je viens verser des larmes amères et porter cette prière chrétienne qu'elle m'a apprise.

Ma mère !... Elle était l'âme de mon existence : avec elle, je passais des jours de bonheur, admirant ses saints exemples et ses nobles vertus ; sans souci du présent, sans crainte de l'avenir, ma vie s'écoulait heureuse et tranquille. Elle tenait à moi de tout cœur et m'a toujours aimée d'un amour fort et ardent, car le cœur d'une mère ne vieillit pas : quand il cesse d'aimer, c'est qu'il cesse de battre.

Et cette mère chérie ! je ne l'ai plus, l'ange de la mort, déchirant le voile de sa vie, est venu la ravir à mon amour. Depuis, mes tristes jours s'écoulaient dans les soupirs de mon âme plaintive, et dans mon cœur, meurtri sous le poids de la douleur, quand je me mets à songer et que je rentre en moi-même, je trouve un grand vide comme si la moitié de mon être dormait dans son cercueil. Hélas ! pour toujours.

Elle n'est plus, celle dont la tendresse
M'environna de son plus tendre amour :
Elle n'est plus ! son nom revient sans cesse,
Mon cœur l'appelle et la nuit et le jour.
Jamais, jamais, ma mère tant aimée,
Ta pauvre enfant n'oubliera tes vertus,
Mon souvenir, ma prière embaumée
Ira pour toi vers le cœur de Jésus.

ENÉRI.

Lorsqu'on sent le besoin de conserver ses illusions, c'est qu'on est bien près de les perdre.

Je respecte la foi naïve de l'enfance, mais j'admire surtout la foi constante qui n'a jamais faibli au rude apprentissage de la vie.

JOURNÉE D'AUTOMNE

*Le vent qui grince au fond des bois mornes et chaudes,
Comme des gonds rouillés sous d'énormes vantaux,
Traîne lugubrement le long des végétaux,
Le pâle tourbillon des feuilles aux tons fauves.*

*Dans le lointain, cachant la pente des coteaux,
Dorment vieux troncs, rameaux, ponts croulants et qui-
Et le merle fuyant vers les horizons mauves [mauves ;
Mêle ses cris plaintifs aux bruits occidentaux.*

*Dans les sillons plus rien, rien sur la plaine nue !
L'âme ressent en elle une crainte inconnue
Quand le frimas blanchit le sol dur et glacé.*

*Et l'homme frissonnant en sa triste demeure,
Voit le ciel automnal ouvrir son flanc blessé
Au soleil qui sourit, à la terre qui pleure.*

Arthur de Bussières

LE PRIX DU SANG (*)

FAITS ET LÉGENDE DE 1837.

(Suite)

A six lieues de Saint-Eustache, près de la lisière du bois qui se trouve entre le village de Saint-Vincent-de-Paul et le Sault-aux-Récollets, habitait alors un cultivateur venu d'outre-mer. Il n'appartenait point à l'Angleterre proprement dite : il était de ce pays dont le peuple n'est que le peuple-serf, le peuple-esclave de l'Anglais. Chez eux, implorant, prosternés jusqu'à terre, le secours de la chevaleresque France contre leurs oppresseurs séculaires—au-dehors, en Amérique—ou ailleurs, quand ils sont le nombre, opprimant, torturant tout ce qui porte le nom de Français : Canadiens ou autres.

Celui dont nous parlons était dur, cruel envers les siens, barbare à l'égard des animaux.

Sombre, tarciturne, il n'avait aucun ami. Il fuyait les habitants de l'endroit. A l'exemple de ses congénères, sa passion était la boisson abêtissante. Ses affaires ne prospéraient pas : il était dans une indigence voisine de la misère ; il maudissait Dieu et les hommes de son insuccès. Oh ! s'il avait pu évoquer Satan, il lui eût donné avec joie son âme pour un peu d'or !

Satan s'en souciait bien, vraiment. Il la possédait, cette âme : qu'avait-il besoin de s'en occuper ?

Le docteur Chénier avait, comme collègues dans les villages environnants, principalement à Saint-Benoît, des représentants des meilleures familles, pleins de feu et d'énergie ; entre autres, Jean-Joseph Girouard, notaire depuis 1816, député à l'Assemblée législative depuis 1830—et combien d'autres députés parmi ces braves, que l'Anglais traitait alors de *révoltés* !— ; Jean-Baptiste Dumouchel, beau-frère du précédent, major dans la milice, occupant ou ayant occupé bien des charges publiques.

Quand tout fut perdu, Girouard, bientôt, se constitua prisonnier lui-même : sa tête était mise à prix pour la somme de deux mille piastres.

Dumouchel erra quelque temps, souffrant mille privations, exposé à toute la rigueur de la saison, couchant dans une grange, parfois dans un bois.

Un jour, exténué, à bout de forces, le fugitif frappa à la porte d'une ferme éloignée, dont il connaît le propriétaire.

Celui-ci accueille Jean-Baptiste, lui prépare un gîte en un endroit que lui seul connaît : et ce brave fermier entend garder son hôte jusqu'à ce que les environs soient rentrés dans l'ordre, que les persécutions soient apaisées.

Jean-Baptiste a pris toutes les précautions : malgré tout, l'excès même de ces précautions le trahit.

Un homme passait revenant d'Oka, où il était allé

traiter une affaire : cet homme avait vu... D'ailleurs, Dumouchel avait eu occasion de lui faire du bien : cela suffisait à en faire un ennemi.

Dès le lendemain, l'homme était à Montréal, se présentait chez le gouverneur Gosford. Tout d'abord, celui-ci ne veut rien entendre : le misérable ne se rebute pas. Deux fois, trois fois, il revient à la charge. Il s'abouche avec la brute Colborne.

Sur ses indications, des soldats furent envoyés : le chef fut trouvé et emmené à Montréal, les fers aux mains et aux pieds.

A Saint-Vincent de Paul aussi, les cloches, dès le matin du 24 décembre, avaient joyeusement annoncé la grande fête ; les bonnes gens, à tour de rôle, étaient allées faire leurs dévotions, admirer la crèche inachevée, mais à laquelle les jeunes personnes de l'endroit travaillaient avec ardeur.

Ce serait joli spectacle à la messe de minuit !

Plusieurs fois, depuis quelques jours, l'homme sinistre s'était absenté : partant avant l'aube, il ne rentrait qu'à la nuit noire.

Sa pauvre femme l'avait timidement questionné, mais brutalement, la face contractée, les yeux pleins de flammes, il lui avait imposé silence. Les enfants, effrayés, s'étaient sauvés dans l'unique chambre à coucher de la misérable demeure.

Le 24 décembre au matin, bien avant l'éveil des cloches, il s'était levé, avait quitté sans bruit la maison endormie.

A cette heure, il ne pouvait être épié, il en était certain.

Contrairement aux autres jours, il rentra quand la nuit, à peine, s'appesantissait sur les horizons, étreignant l'homme et la nature de son étreinte de plomb.

Lentement, les douces vibrations du bronze saint portèrent leurs ondulations à travers le calme sonore de nos belles soirées d'hiver, allant, dans les frissonnements des arbres dénudés, sur les campagnes assoupies sous leur mouvante hermine, mourir loin, bien loin, en un soupir harmonieux comme un écho des harpes des anges.

—Thomas, lui dit sa femme, ne penses-tu pas à et préparer à la fête, et ne veux-tu pas t'approcher des sacrements, ce soir ?

—Tais-toi, misérable ! hurle le sinistre personnage. Ne me parle plus de ces bêtises. Je les maudis, tes sacrements ! Je maudis ton Dieu ! Je maudis les hommes... je vous maudis tous !... Ah ! ai-je souffert ! Enfin, c'est fini !... Oui, c'est fini... je suis riche !... Tu me crois fou ?... Vois !...

Et de son sein, il tire une bourse ; au travers des mailles, on voit briller de l'or.

—Je vais donc pouvoir vivre heureux. Car je suis riche, te dis-je ; je ne veux plus travailler !... Boire, manger, dormir !... Tant de fainéants ne font que cela, parce qu'ils ont eu la chance de naître après leurs pères !... Mais enfin, c'est fini. Je suis riche !... Cette nuit, à minuit, je veux un repas... tu refuses ? Je le préparerai moi-même ! Je n'ai pas besoin de toi ! (Sa voix prenait des intonations terribles, ses yeux lançaient des éclairs. Qu'il était donc terrifiant à voir !) Va-t'en si tu le veux : car je te maudis, je vous maudis tous !...

Il se laissa choir sur une chaise. La sueur lui perlait au front malgré le froid se faisant sentir dans la pièce peu chauffée.

Il resta des heures sans ouvrir la bouche, les yeux fixes, la main sur la bourse d'or : il l'avait replacée cette bourse, sur son sein.

Il lui semblait qu'elle le brûlait ; sans doute, ce n'était qu'une idée : il tournait son esprit vers d'autres pensées. La sensation de brûlure paraissait augmenter.

Vers onze heures, il prit une pièce et se leva.

—Elle approche, l'heure à laquelle est né celui qu'ils disent le Dieu des armées, le Dieu des faibles, le Dieu de la paix. C'est pour la religion qu'il est venu donner, que le peuple s'est soulevé : pourtant, l'évêque qui représente ce Dieu, Mgr Lartigue, a frappé ce peuple... Qui croire ?... Et n'est-ce pas un Dieu de duplicité que ton Dieu ?

—Tais-toi, malheureux ! il peut te frapper !...

—Qu'il le fasse donc, s'il existe !... Il m'a fallu, à cause de ma pauvreté, dissimuler, faire semblant de



Dessin de Ed.-J. Massicotte.

(*) Tous droits réservés.

L'INDE

croire à leurs jongleries. Oh ! les idées d'Europe ne pénétreront donc jamais parmi ce peuple abruti sous le joug avilissant des prêtres ?... Il est temps que j'aille au village, chercher ce qu'il faut pour un repas qui fasse époque dans notre vie. Mets du bois dans le poêle ; qu'il y ait un bon feu quand je rentrerai...

Ah ! un bon feu !... Oui, c'étaient de beaux feux, ces jours derniers... ce sera un feu brillant... bientôt !... Je les vois, ces flammes... elles attirent, elles sont terribles !... Sont-elles suffocantes, déjà de loin... que sera-ce tout à l'heure ?...

Les yeux lui sortent des orbites : un épouvantement sans nom se voit sur son visage convulsé. Sa femme est près de s'évanouir.

Epongeant l'eau qui ruisselle de sa face crispée, il continue :

— Pourquoi irais-je au village ? Pourquoi m'inquiéter de ce repas qui serait le dernier ? Car moi aussi, je suis maudit !... Maudit... maudit !... Maudit est cet or, qui me ronge la poitrine !... oh ! tiens, va-t-en !...

D'un geste de suprême violence, il a jeté la bourse, il jette la pièce qu'il en avait retirée.

— Vois-tu, hurle-t-il à sa femme agonisant de détresse, de terreur inouïe ; cette bourse maudite, c'est le PRIX DU SANG !... Maudit !... je suis maudit !...

Il a ouvert la porte, s'est élançé...

Sa femme gît inanimée sur le sol.

* *

A une branche d'arbre, sur la lisière du bois qui est entre Saint-Vincent-de-Paul et le Saub-aux-Récollets, on trouva, le jour de Noël 1837, le corps de l'étranger.

Dieu abandonne celui qui n'a plus, ou n'a pas la Charité !

Quand on détacha le cadavre, on vit avec stupeur qu'il portait, à la poitrine, une grande plaque noire, comme une brûlure.

Lorsqu'on rapporta ce suicide au sanguinaire Colborne, il dit, par manière d'oraison funèbre :

— Judas !...

Ce fut tout.

* *

Chaque année, depuis lors, me dit mon excellent ami, M. l'avocat P., très digne de foi ; dans la nuit de Noël, on entendait des plaintes et des râles sur la lisière du bois, des coups violents à l'endroit où fut la maison : car la maison n'existe plus, la famille du maudit a disparu.

Mon ami les a entendus, quand il était enfant, ces coups, ces plaintes, ces expirations désespérantes : il crut mourir de frayeur.

On dit encore que, parfois, quand les fidèles avaient tous quitté l'église après la messe de minuit, on voyait une noire apparition glisser autour du chevet extérieur du lieu saint. Souvent, on eût pu en suivre la trace, la neige se creusant sous l'effet du feu éternel qui ronge le fantôme.

Personne ne se fût hasardé à marcher dans ce sillon : la neige, même sur les bords, restait brûlante longtemps après que le spectre était rentré aux sombres séjours !

Sur l'emplacement de la maison, la neige, durant la nuit de Noël, prenait quelquefois une teinte rougeâtre : en se signant dévotement, les vieillards disaient que c'est la place où gît la bourse, que personne n'a relevée, que personne ne relèverait... quel serait l'audacieux qui oserait la rechercher ?...

C'est le PRIX DU SANG !

(A suivre)

ÉPIGRAMME CÉLÈBRE

Si Charles par son crédit
M'a fait un plaisir extrême,
J'en suis quitte ; il l'a tant dit,
Qu'il s'en est payé lui-même.

L'Inde, terre unique ! Oui, unique par ses monuments qui défient les siècles et qu'aucune architecture moderne ne saurait imiter. Unique par ses richesses, où le marbre, l'albâtre, l'onyx se transforment en dentelles merveilleuses sous les doigts habiles de ces artistes, où les pierres précieuses brillent d'un éclat incomparable et ornent la coupole élégante du palais merveilleux du Grand Mogol.

Bombay est le portique de cette terre privilégiée. Nous arrivons à l'heure du crépuscule, à cette heure où tout ce qui nous entoure prend une forme indéfinie, où l'âme se sent plus disposée à admirer les beautés de la nature. Sa rade est illuminée par les feux du soleil couchant. Notre palais flottant passe de jolies embarcations déployant leur luxe oriental. Une voile semblable à une aile d'ange se mire dans l'eau azurée du Gange, fleuve sacré, dont les eaux ont la propriété de rendre la pureté aussi bien à l'âme qu'au corps. Sur la plage, c'est l'heure de la prière. Le feu sacré est allumé, et les Indiens, dans leurs costumes aux mille couleurs, se prosternent pour adorer cet élément de la nature.

Un des endroits les plus intéressants à visiter, est le cimetière ou champ du repos. Les tours du silence en indiquent l'entrée, elles sont en albâtre ouvragé, incrustées des plus fines mosaïques. Aussi loin que le regard peut atteindre, se déroulent des avenues sablées de blancs, unies comme du velours. De chaque côté, des mausolées magnifiques abrités sous les palmiers, et qui agitent doucement leurs branches comme de grands éventails. Des fleurs aux parfums les plus suaves rendent la pensée de la mort plus douce.

Les oiseaux de ce pays, à la gorge de feu, au plumage phosphorescent et aux ailes d'azur, charmant, par leurs chants, cette retraite enchantée.

Les rues de Bombay présentent un aspect particulier aux yeux du touriste. Ici, ce sont des enfants offrant des fleurs et des fruits ; là, des fillettes portant gracieusement sur leurs têtes des corbeilles remplies de pain, plus loin, des garçonnets jouant de la flûte, et donnant une sérénade pour la somme modique de deux sous. Dans la plupart des villes de l'Inde, les éléphants remplacent les chevaux, ils se promènent majestueusement par les rues, obéissant au moindre commandement du cornac. Des familles entières goûtent sur son dos colossal les douceurs d'une promenade qui n'est pas sans émotion, car la peau de cet animal roule et vous donne l'illusion du roulis d'un vaisseau.

Par ce moyen de transport, rendons-nous à Jeypore appelée la charmeuse. Pourquoi ? Parce que les habitants de l'endroit ont le don de charmer les serpents. L'Indien se cache dans les branches des arbres et commence à siffler un air triste et lent. Le reptile lève la tête, écoute : un dard adroitement lancé, lui perce le crâne, il tombe foudroyé aux pieds du vainqueur qui l'apporte en triomphe à sa demeure. A Bénarès se fait la chasse au tigre. Les naturels, à la bravoure proverbiale, montés sur des éléphants, se rendent dans les profondeurs de la forêt et guettent le passage de ce terrible adversaire. Un rugissement épouvantable que répercutent les échos d'alentour se fait entendre et la dangereuse bête se jette tête baissée au-devant de l'homme, son mortel ennemi. Mais plusieurs flèches empoisonnées le percent de toutes parts, et la chasse royale est terminée. Le gouvernement donne une prime pour l'extermination de cette bête féroce.

Continuons notre route, et arrivons à la ville sacrée de Delhi. Une scène incomparable par sa beauté et sa grandeur charme le regard. Assise sur le flanc du Mont Mohammedan, elle est fortifiée sur son parcours de deux milles par un mur en albâtre, haut de soixante pieds. Les dômes des édifices étincellent aux rayons du soleil, ses maisonnettes cachées sous la verdure invitent au repos. Les rues sont bordées de fleurs comme les allées d'un parterre, ses statues, ses monuments, ses fontaines sont des chefs-d'œuvre.

Jetons un coup d'œil sur ce qui nous entoure. A nos pieds, le Gange qui semble familier à toutes ces merveilles, au dessus de nos têtes comme un nid suspendu,

le palais unique du Taj qui nous apparaît dans toute sa beauté.

Sur le pavé en mosaïque au dessin bizarre sont jetées des peaux de léopards pour amortir le bruit des pas. A divers endroits des divans incrustés d'ivoire et de perles ; des colonnes d'onyx supportent la voûte. Le diamant, les rubis, les turquoises ornent les murs, et forment des guirlandes, des arabesques. Montons l'escalier d'albâtre qui conduit à une tombe taillée dans le plus beau marbre de Carrare, et qui renferme la dépouille mortelle de la femme bien aimée de Jehan, le royal prisonnier, retenu dans cette enceinte pour avoir juré fidélité éternelle à Nana, la compagne de sa vie, la mère de ses enfants. Le dôme de la coupole est le ciel, les étoiles sont les seuls bijoux qui brillent sur ce monument grand dans sa simplicité. La lune, le flambeau qui éclaire la couche funéraire. Accoudés à la balustrade du balcon en fer forgé, nous regardons le Gange, qui ressemble à un ruban argenté. Pas un bruit ne parvient de la ville endormie. Dans le bleu du firmament, se détache semblable à un nuage flottant, la cime de l'Himalaya aux neiges éternelles. Heure inoubliable ! vision céleste ? Nous sommes là regardant toujours, et continuant dans notre imagination les splendeurs entrevues, un seul mot rend ce que nous ressentons : Dieu !

Madame Marie Louise Bergeron

LÉGENDES HONGROISES

STRATAGÈME

La belle contrée de l'Alford avait été choisie, un jour, par Jésus, pour y faire une promenade avec saint Pierre ; la nuit les surprit, et ils décidèrent de s'arrêter dans la première csarda qu'ils rencontreraient.

Il n'y avait plus de chambre libre dans cette csarda, même plus un lit ; les voyageurs, fatigués, durent se contenter d'une natte de paille étendue sur le sol ; Notre-Seigneur s'étendit le long du mur, et saint Pierre s'allongea à côté de lui.

Comme ils commençaient à s'endormir, des soldats firent irruption dans la csarda, ils étaient gais ; ils burent, ils chantèrent, puis ils se mirent à danser ; leurs mouvements étaient si peu mesurés que, chaque fois qu'ils passaient près de saint Pierre, ils lui donnaient des coups de pied. Le disciple les supporta patiemment pendant un moment, puis il pensa qu'il serait plus tranquille contre le mur et, voyant que son maître dormait profondément, il tira doucement la natte de paille. Jésus se trouva au bord et le disciple s'étendit le long du mur.

Les soldats ne s'étaient pas aperçus de ce petit stratagème ; aussi, quand ils se remirent à danser, l'un d'entre eux dit :

— Camarades, nous avons donné assez de coups de pied à ce pauvre homme qui est couché au bord, changeons-le de place pour que son compagnon en ait aussi sa part.

Aussitôt dit, aussitôt fait. Saint Pierre fut remis à sa place, et Jésus dormit paisiblement jusqu'au matin.

E. HORN.

Lauréat de l'Académie Française.

AUX JEUNES ÉPOUX

Au début, se contenter de peu.

Ne pas regarder les maisons plus riches et ne pas envier leurs somptueux mobiliers.

S'efforcer de conserver une indépendance parfaite et se garder des dettes, sous toutes les formes.

Éviter l'erreur trop fréquente de commettre l'imprudence de "commencer quand les parents finissent."

Être toujours gai dans l'intérieur de la famille, malgré les ennuis que peuvent causer les affaires et les difficultés de l'existence.

Se rappeler que l'opinion des autres importe peu, pourvu que vous soyez satisfaits de vous, que vous ayez conscience d'avoir accompli votre devoir et que vous limitiez vos dépenses suivant vos moyens.

CRESCENDO

A Mlle Berthe Beauvais, Paris, France.

Rien séduisants sont tes attraits
 Enchanteurs comme une sirène.
 Ravi, je succombe à tes traits.
 Ton cœur depuis longtemps m'enchaîne :
 Ah ! l'hymen de félicité !!!
 Es-tu cette divinité ?

Berthe, oui, j'aime ton frais minois,
 Et tu fais toutes mes délices
 Avec ce petit air narquois,
 Unique en tes coquets caprices,
 Venus à la grâce se joint.
 Ah ! si tu savais mon délire...
 L's'agrandit au plus haut point.
 Sans toi—je briserais ma lyre !

Dr GUST. FINCAL, T.

CHRONIQUE EUROPÉENNE

PARIS, 25 octobre 1897.

Hier, au parc Monceau, on inaugurerait, par une petite fête littéraire, le monument élevé à Guy de Maupassant.

Ce monument est placé sur une pelouse, près du petit lac dont les grandes colonnes de pierres, débris d'une époque splendide, sont des ornements dans ce joli jardin de Paris.

Maupassant aimait particulièrement le parc Monceau et il en chanta souvent les charmes. Dans *Fort comme la mort*, il en disait :

C'est l'endroit artificiel et charmant où les gens de ville vont contempler des fleurs élevées en des serres, et admirer, comme on admire au théâtre le spectacle de la vie, cette aimable représentation que donne, en plein Paris, la belle nature.

Le monument signé : Raoul Verlet, est une œuvre qui fera bonne figure parmi les chefs-d'œuvre et les choses enchanteresses du parc Monceau.

En haut d'une colonne, le buste de l'écrivain qui écrivit tant de lignes exquises pour les Parisiennes dont l'une est représentée au bas, tenant d'une main un livre, tandis que l'autre est appuyée sur un coussin et que sa pensée s'en va dans le lointain... songeant à ce qu'elle vient de lire et à ses propres rêves, peut-être !

Pour faire son monument, M. Verlet s'est inspiré de ces lignes écrites un jour par Maupassant, sur une Parisienne rencontrée au Parc Monceau, où il allait souvent :

Ils passèrent devant une jeune femme, assise sur une chaise, un livre sur les genoux, les yeux levés devant elle, l'âme envolée dans une songerie. Elle ne bougeait pas plus qu'une figure de cire... Elle était partie pour le rêve, emportée par une phrase ou par un mot qui avait ensorcelé son cœur. Elle continuait sans doute, selon la poussée de ses espérances, l'aventure commencée dans le livre...

Sur l'estrade, les invités étaient très nombreux, et on y voyait toutes les célébrités littéraires.

M. Henri Houssaye, président de la Société des Gens de Lettres, termine ainsi son discours :

Je salue le romancier puissant, l'impeccable écrivain, l'homme de lettres qui, dédaigneux de toutes les distinctions, ne voulut être rien qu'un homme de lettres. On a élevé, en ces temps derniers, beaucoup de statues à des personnages plus importants de leur vivant, mais dont le nom est, aujourd'hui peut-être, moins connu. Devant ce monument, personne ne s'avisera de dire : "Maupassant, qui est-ce ?" Il est une chose plus enviable encore que de survivre dans le marbre : c'est de survivre dans son œuvre.

Puis, M. Emile Zola lut le si beau discours que voici :

Je ne suis qu'un ami : je parle simplement au nom des amis de Maupassant, non pas des amis inconnus et innombrables que lui valurent ses œuvres, mais des amis de la première heure, qui l'ont connu, aimé, suivi dans sa marche vers la gloire.

C'est près d'ici que je le rencontrai pour la première fois, il y a déjà plus d'un quart de siècle, chez notre bon et grand Flaubert, dans ce petit appartement de

la rue Murillo, dont les fenêtres donnaient sur les verdure de ce parc. Je me revois, penché là-haut, coude à coude avec lui, regardant tous deux les beaux ombrages, apercevant un coin luisant de la nappe d'eau qui est là, causant de ce portique dont les colonnes s'y reflètent. Et quelle étrange chose, après plus de vingt-cinq ans, que ce jeune homme, alors inconnu, revive ici même dans le marbre, et que ce soit moi qui aie la joie d'y saluer son immortalité !

Lors de notre première rencontre, là-haut, dans le cabinet de travail du bon et grand Flaubert, tout retentissant, tout brûlant de la passion des lettres, Maupassant, n'était guère qu'un écolier à peine échappé des bancs du collège. Il y avait là Goncourt, Daudet, Tourguenef, ses aînés, et il se faisait devant eux si modeste avec son tranquille sourire, qu'aucun de nous ne prévoyait alors son éclatante et prompt fortune. On l'aimait pour sa gaieté sonnante, pour sa belle santé, pour ce charme de la force qui émanait de lui. C'était l'enfant bien portant et rieur de la maison, à qui tous les cœurs s'étaient donnés.

Puis vinrent les années de début. Alors, Maupassant nous d'autres amitiés, partit à la conquête du monde avec Huysmans, Cécile, Hennique, Alexis, et Mirbeau, et Bourget, et d'autres encore. Quelle belle fête de jeunesse ! comme les cerveaux flambaient ! et combien ces liens de sympathies premières restèrent solides ! Car, si la vie fit plus tard son œuvre, si elle emporta chacun à son destin, il faut dire hautement que Maupassant resta toujours un ami fidèle, eut toujours pour ses anciens frères d'armes la main tendue et le cœur chaud.

Le succès vint, la célébrité éclata, en un coup de foudre. Maupassant fut un homme heureux, si un tel mot peut se dire, après l'effroyable fin où il sombra. Maintenant qu'il a fait son œuvre, maintenant que le voici immortalisé parmi ces ombrages, j'ose même penser que cette fin terrible ajoute à sa figure, l'élève à une hauteur tragique et souveraine dans la mémoire des hommes. Dès ses débuts, il fut acclamé, les quelques amis que je nommais tout à l'heure devinrent légion, il conquiert les salons aristocratiques, après avoir conquis les salons bourgeois. Ce fut vers lui une ruée de toutes les admirations, de toutes les tendresses. Et, jusqu'après le tombeau, vous voyez bien que la gloire lui réussit, puisque voici sa mémoire qui s'éternise dans ce gracieux monument, symbole du don que la femme lui avait fait de son âme, et puisque nous fêtons ici son buste, lorsque tant d'autres de ses aînés, et des plus illustres, attendent encore le leur !

C'est que Maupassant est la santé, la force même de la race. Ah ! quelles délices de glorifier enfin un des nôtres, un Latin à la bonne tête limpide et solide, un constructeur de belles phrases, éclatantes comme de l'or, pures comme du diamant ! Si une telle acclamation a constamment retenti sur son passage, c'est que tous reconnaissaient en lui un frère, un petit-fils des grands écrivains de notre France, un rayon du bon soleil qui féconde notre sol, mûrit nos vignes et nos blés. On l'aimait parce qu'il était de la famille, et qu'il n'avait pas honte d'en être, et qu'il montrait l'orgueil d'avoir le bon sens, la logique, l'équilibre, la puissance et la clarté du vieux sang français.

Cher Maupassant, mon cadet que j'ai aimé, que j'ai vu grandir avec une joie de frère, j'apporte à votre entrée dans la gloire l'applaudissement de tous les fidèles amis d'autrefois. Si notre bon et grand Flaubert pouvait de là-haut, de sa table d'acharné travail, assister à votre glorification, de quelle fierté son cœur ne serait-il pas gonflé, en nous voyant rendre cet hommage à celui qu'il nommait son fils en littérature ! Et son ombre y est du moins, et, par ma voix, nous sommes tous là, nous vous admirons, nous vous aimons, nous saluons votre immortalité.

Cette lecture fut écoutée dans le plus religieux silence par la foule charmée, et on fit à M. Zola d'enthousiastes ovations.

Et la musique militaire joue d'harmonieux accords ; la foule se bouscule pour mieux voir le monument de Maupassant ; on piétine les pelouses ; des fleurs sont détachées de leurs tiges, écrasées. La statue domine dans le parfum du poétique jardin et le beau soleil caresse le buste de marbre de celui qui décrit si bien son radieux éblouissement.

Des chrysanthèmes, des violettes, des pensées, des marguerites et des roses sont en couronnes et en bouquets déposés sur le socle de la statue.

En foule, il y a là les Parisiennes qu'il a chantées.

Le vent d'automne fait danser les feuilles mortes ; en voiture et à pied passent d'exquises toilettes ; et on regarde le monument de Guy de Maupassant avec une émotion pleine de souvenirs...

En marchant sur les feuilles desséchées, dont les froissements font lever les oiseaux qui s'envolent, la pensée elle-même s'élève et cherche à percer de lointains et impénétrables mystères.

Dans ce gracieux Parc Monceau, la vie chante ses gaietés ordinaires, mais le souvenir immortel clame son rire de fête.

Mlle H. Berthiaume s'est embarquée pour le Canada, il y a quelques jours. Mlle Berthiaume a séjourné à Londres, à Angers et surtout à Paris. Elle remporte un excellent souvenir de son voyage ici.

A son départ de la gare Saint-Lazare, étaient venus la saluer et lui souhaiter un heureux voyage : Mlle V. Cartier, MM. A. Berthiaume (son frère), Dr Gervais, R. Barré, A. Duclos, Dr Langlois et R. Brunet.

M. l'avocat T. Brosseau et M. Brois, de Montréal, sont actuellement au Grand Hôtel, à Paris.

MM. A. Turcotte, A. Berthiaume et Alex. Duclos se proposent d'aller passer quelques jours en Belgique.

Au lac Daumesnil (Vincennes), 31 octobre.

Par ce mystérieux soleil qui enveloppe de joie les paysages, je suis venu ici, amené par le hasard ou par une bonne fée.

Le bois est plus fréquenté par le peuple que par les équipages de la haute ; et si la nature est ici moins magnifique qu'au bois de Boulogne, elle offre cependant des décors enchanteurs.

Les feuilles rouges des arbres dont l'écorce est toute verte, les sapins, l'herbe qui vieillit, le soleil qui dore, ceci et cela, les ombres et les clartés offrent des effets d'une véritable splendeur.

Une chaloupe sillonne le lac. A l'arrière flotte le drapeau près du pseudo-pilote, tout fier.

De la petite tour en pierre, dominant sur le bout d'un îlot charmant, des lunettes sont braquées pour admirer la poésie gracieuse du paysage.

Au-dessous de la tour, dans la grotte rocailleuse, où des enfants jouent dans les fissures faites, les unes par la nature, les autres par le temps, de l'eau jaillit, eau vive dont les gamins avides s'abreuvent avec une joie enfantine.

Des étrangers inscrivent ou posent leurs noms un peu partout.

Près de l'île, des bicyclistess—hommes et femmes—s'arrêtent et regardent, prennent des notes ou un croquis et partent...

Des gamins se roulent dans les feuilles mortes qu'ils entassent, se renvoient et avec lesquelles ils se font des "nids" joyeusement comme savent rire les enfants.

Pourtant, malgré le soleil qui dore et caresse le lac et le bois, on voit venir l'automne.

Les jonchées de feuilles mortes, criant sous nos pas que nous trouons parfois du bout de la canne font songer à l'été qui s'en va.

Le vent balaie les feuilles qui dansent, comme la destinée charrie nos plans et nos rêves.

Mais dans les arbres dépouillés, où il ne reste que de rares feuilles jaunies, les oiseaux chantent toujours.



MINISTÈRE DE QUÉBEC

(Voir gravures)

A l'occasion de l'ouverture du parlement de Québec, où notre nouvelle représentation et notre nouveau ministère ont tenu leur première séance le 23 de ce mois de novembre, nous donnons quelques courtes notes biographiques sur le gouvernement issu du suffrage du mois de mai dernier.

Un retard survenu par une cause indépendante de notre volonté ne nous a pas permis de faire paraître plus tôt ces notes préparées depuis les élections.

Le peu de place dont nous disposons, nous oblige à être brefs, et notre indépendance nous fait nous mettre en dehors de tout esprit de coterie : nous espérons que

ce travail n'indisposera personne, moins encore nos honorables Ministres.

HON. F.-G. MARCHAND.

Notre Premier, et premier sous tous les rapports : c'est un homme juste, intègre ; il est le doyen de la Chambre de Québec, occupant, sans interruption aucune, sa place de député depuis 1867.

L'hon. M. Marchand est né en 1832. Après d'excellentes études, il fut reçu notaire en 1855. Il est écrivain estimé—ce qui nous plaît—; a publié de jolies poésies, a fait du journalisme. Le gouvernement Français lui accorda les palmes d'officier d'Académie.

Il a même fait la guerre, et son sang-froid fut remarqué.

Il succéda en 1892 à l'hon. M. Mercier, comme chef du parti libéral.

Il est affable, doux bon.

HON. J.-E. ROBIDOUX.

L'hon. M. Joseph Emery Robidoux est un des plus éminents avocats de la province. Il a dû bien rire, en voyant qu'un grand journal le voulait *proéminent*. Nos confrères devraient un peu mesurer leurs expressions Car M. Robidoux est un bel homme. Vraiment, l'arrange-t-on mal ! On le désigne comme l'un des Canadiens-Français les plus *polices* !... Il est plein d'urbanité, d'abord facile. Son exquise politesse rappelle que cette *vertu* ne nuit jamais.

Il est né en 1844, à Saint-Philippe ; fit ses études chez les RR. PP. Jésuites ; prit ses grades à l'Université McGill en 1866 ; y enseigna le droit de 1874 à 1890, époque à laquelle il entra dans le cabinet Mercier. A différentes reprises, il fut élu bâtonnier de l'Ordre ; il reçut le titre de Docteur en Droit Civil, de l'Université McGill, en 1884. Il fut plusieurs fois élu député par le comté de Châteauguay, pour Québec.

HON. H. ARCHAMBAULT

L'hon. M. Horace Archambault est né à l'Assomption. Il est le frère du distingué chanoine Archambault, de la cathédrale de Montréal.

Il étudia à l'Assomption, au séminaire de Québec, et termina à l'Université Laval en 1878. Quelques années après, il fut nommé professeur de droit commercial à la Faculté de Droit de l'Université Laval, à Montréal. En 1882, il fut élevé au titre de Docteur en Droit Civil de l'Université Laval. Cette même année, il épousa Mlle Lizzie Lefebvre.

Il occupa de hautes charges, tant dans la magistrature que dans le gouvernement de la province, et sut toujours s'acquitter de toutes avec la plus grande intelligence. Son appel à la charge de Procureur Général honore autant le premier ministre que l'élu.

HON. F.-G.-M. DÉCHÈNE

Orateur brillant, excellent avocat, et cependant au courant des choses agricoles, l'hon. M. François-Gilbert-Melville Déchéne a été choisi comme Ministre de l'Agriculture. Très jeune encore, il a su inspirer la confiance et se faire remarquer par des qualités réelles.

Il est né en 1859, étudia au collège de Sainte-Anne de la Pocatière et à l'Université Laval ; fut reçu avocat en 1883.

HON. A. TURGEON

L'hon. M. Adélar Turgeon est né à Beaumont, dans le comté de Bellechasse. Il représente ce comté depuis 1890. Il fit ses études au collège de Lévis et à l'Université Laval à Québec. C'est un avocat distingué et un puissant orateur politique. En 1887, il épousait Mlle Eugénie Samson, de Québec.

Ses connaissances particulières le désignèrent au choix de l'hon. M. Marchand, comme Ministre des Mines et de la Colonisation.

HON. S.-N. PARENT

Voici le maire si populaire de la vieille cité de Québec, Canadien-français dans toute la force du terme, bon mais cependant énergique.

Nous publierons, sous peu, une notice spéciale sur le maire de notre vieille capitale. Ce travail, œuvre d'un de nos jeunes écrivains estimés de Québec, plaira à nos lecteurs.

HON. J.-J. GUERIN

L'hon. M. Jacques-Jean Guérin est né à Montréal en 1856. Il étudia au séminaire de Montréal et au collège McGill, et fut reçu docteur en médecine, etc. Il exerça sa profession à l'Hôtel-Dieu et fut nommé chef de clinique à l'Université Laval, où il est encore. Il représente la division Sainte-Anne de Montréal depuis 1895.

L'hon. M. Marchand l'a fait ministre sans portefeuille.

HON. H.-T. DUFFY.

L'hon. M. H.-T. Duffy est né dans le canton de Durham, comté de Drummond, en 1850. Il étudia sous le Dr Graham au collège de Richmond, puis à l'Université McGill d'où il sortit avec le grade d'avocat en 1878. Il s'établit, comme avocat, à Sweetsburg, comté de Missisquoi, et y demeure depuis lors. Il fut élu en 1888 au Parlement de Québec, par 106 voix de majorité, contre M. R. England. Il est maire de Sweetsburg depuis trois ans et demi, et syndic de l'église anglicane de cette ville.

C'est un avocat de talent, et l'hon. M. Marchand l'a choisi pour lui confier le portefeuille des Travaux Publics.

HON. G.-W. STEPHENS.

L'hon. Georges Washington Stephens, est né en 1832. Dès son jeune âge, il se consacra aux affaires commerciales, puis, il reprit ses cours, devint avocat, abandonna sa profession à la mort de son père. Il fut vingt-trois ans échevin de Montréal et a rendu de grands services à la ville.

Élu député à Québec en 1880, il fut battu en 1886 par l'hon. J.-S. Hall. En 1891, il se faisait élire par le comté de Huntingdon, et le représente encore en ce moment.

Il est ministre sans portefeuille.

HON. J. SHEHYN.

L'hon. M. Joseph Shehyn est né à Québec, en 1829. Il étudia au Séminaire de Québec, et se perfectionna chez lui.

En 1858, il épousa Mlle Z. V. Verret, de Québec. Il appartient à la maison McGill, Shehyn et Cie ; fut président de la Chambre de Commerce et membre de la commission du havre de Québec durant plusieurs années ; fut nommé juge de paix en 1874.

Il a été créé ministre sans portefeuille.

Il est président de la société Saint-Patrice depuis 1895.

HON. JULES TESSIER.

M. Jules Tessier est né en 1852 ; il est le fils de l'honorable J. U. Tessier, juge à la Cour du Banc de la Reine, qui fut aussi député de Portneuf à l'Assemblée de l'ancienne province du Dominion. Admis au barreau en 1874, il fut l'associé de M. C. T. Suzor, conseiller de la Reine puis de M. Alphonse Pouliot, professeur à l'Université Laval ; actuellement, de M. C. N. Hamel, président général de la Société de Saint-Vincent-de-Paul du Canada et de M. Ulric Tessier.

M. Tessier a été le rédacteur des *Quebec Law Reports* ; président général de la Société Saint-Jean-Baptiste et l'un des secrétaires de la grande convention nationale de 1880, président du club libéral en 1885.

En mai 1886, M. Tessier a été élu échevin de la cité de Québec et réélu depuis à cinq reprises.

Le mouvement national de 1885 a trouvé en lui l'un de ses plus dévoués partisans, nous allions presque dire promoteurs. C'est lui qui a convoqué la première réunion qui avait pour objet de former un comité de souscriptions pour la défense de Riel. C'est à cette époque qu'il fut choisi comme président du Club Libéral de Québec formé en vue des élections de 1886.

Les électeurs du comté de Portneuf l'ont choisi, le 14 octobre 1886, par une majorité de 297 voix. Il a été depuis réélu trois fois contre M. Chassé et M. Stafford.

Dès le début de sa première session, il prononçait sur l'adresse au trône un discours qui a été fort remarqué, parce qu'il révélait des études sérieuses et un certain tour philosophique dans l'appréciation des choses. Depuis il a pris part à tous les débats importants.

M. Tessier a aussi pris dans l'assemblée et au Conseil de Ville l'initiative du mouvement auquel la ville de Québec a dû l'exposition de 1887. M. Tessier est directeur de la Cie du Lac Saint-Jean et de la Cie des Basses-Laurentides.

BIBLIOGRAPHIE

Nous avons déjà signalé l'apparition de la *Revue des Deux Frances* publiée à Paris, 2, rue de Provence. Pour le Canada, 29, rue Saint-Jean, Québec. Le numéro de novembre contient des articles de plusieurs écrivains canadiens, Benjamin Sulte, Léon Ledieu entre autres. Un article (conte pieux) du célèbre Jules Lemaitre, de Paris, etc.—L'abonnement annuel est de \$4.00 ; six mois \$2.40. Le numéro 20 centins.

Nous avons reçu une plaquette de 34 pages : *Les Sociétés de Bienfaisance*, par L.-G. Robillard, Montréal, 1897. Cette brochure, bien écrite, nous donne une intéressante étude sur les *Sociétés purement mutuelles* et les *Sociétés à taux fixes*. M. Robillard y démontre l'excellence de l'Union franco-canadienne, appuyée par tout l'épiscopat du Bas-Canada. Malgré son peu d'ancienneté, cette association de bienfaisance est très solide au point de vue financier, et peut et doit être encouragée par tous les catholiques. On n'y voit point de grandes ni petites loges, ni de chapelains ramassés... assez !...

Nous venons de recevoir l'*Almanach agricole, commercial et historique* 32ème édition, ainsi que l'*Almanach des familles*, 21ème édition, publiés par MM. J.-B. Rolland & Fils, Montréal, nous les en remercions et signalons avec plaisir leur apparition à nos lecteurs.

L'*Almanach agricole, commercial et historique* possède encore ses nombreux renseignements d'utilité pratique qu'on est accoutumé d'y trouver. L'*Almanach des Familles* est des plus intéressants et des plus agréables. d'abord par son récit de la fameuse aventure de notre littérateur canadien, M. Sulte ; ses notions descriptives sur le Klondyke données par M. François Mercier, premier explorateur de ces régions, etc., illustré de nombreuses gravures qui le rendent tout à fait attrayant.

VIEUX CONTES



L'IVROGNE ET LE MÉDECIN

Un médecin âpre à faire quelque cure,
Voyant d'un gros Roger Bontemps,
La trop brillante enluminure,
Lui dit que, par de prompts et sûrs médicaments,
Il décolorerait sa trogne,
S'il voulait seulement lui donner cent écus.
A quoi ce suppôt de Bacchus,
Ce vénérable ivrogne,
Répartit : " Monsieur le docteur,
Je ne ne vous pense point du tout assez habile
Pour, avec cent écus, m'ôter une couleur
Qui, pour l'avoir ainsi, m'en coûta plus de mille."





LE JOUR DE FÊTE

COURRIER DE LA MODE

Occupons-nous un peu de la mode pour les enfants. Ils sont si intéressants et si gentils lorsqu'ils sont bien habillés, que les mamans parisiennes se privent volontiers de toilette pour consacrer l'argent économisé à l'achat de jolies choses pour leurs filles et leurs garçons. Toutes les fantaisies pour enfants coûtent cher, surtout la lingerie. Heureusement, il est facile de faire beaucoup de choses soi-même. Cet hiver, on complètera les petits costumes par de la fine lingerie à petits plis et entre deux de valenciennes sur linon. Le col, pas très grand, se rabat, comme les petites manchettes, sur du drap uni ou du cachemire satin. Nos dessins donnent les formes les plus nouvelles pour les robes des fillettes et les complets de garçonnets.

Comme chapeau, ces demoiselles porteront le toquet de velours qui leur ira très bien, à fond mou et bord bouillonné, garni de choux de satin d'une nuance très claire sur le velours foncé. Par exemple, un toquet bleu de roi serait orné de choux de satin blanc. Un toquet de velours marron serait garni de choux rose très pâle. Les petits garçons portent toujours le feutre, blanc pour les tout petits et gris pour ceux qui ont dépassé la sixième année. Avec les costumes russes, en drap vert, nous conseillons plutôt la casquette de drap assorti. En général, si on veut arriver à un effet distingué dans l'habillement des enfants, il faut le chercher uniquement dans la plus grande simplicité. Les garçons sont toujours bien en drap foncé uni, avec un col blanc et des manchettes assorties.

Les petites filles ont le choix, pour porter constamment, entre les étoffes un peu rugueuses, pointillées en couleur, ou les mélanges d'uni et d'écossais. Je ne conseille pas les robes entièrement en tissu écossais, mais j'aime beaucoup cette étoffe en garnitures et surtout prise en plein biais. Il importe aussi de ne pas choisir de trop grands carreaux. Voici un petit modèle qui m'a paru charmant pour fillette. Le devant de la robe est entièrement en écossais bleu et rouge pris en biais, comme un grand plastron allant de l'encolure au bas de la jupe. Sur ce devant, une robe de drap bleu, droite comme un manteau, dégage entièrement l'écossais. Les bords de devant ne sont pas fixés sauf par une ceinture de drap rouge qui s'arrête de chaque côté du plastron et s'attache par des choux de drap dentelé. A l'encolure, même bande de drap rouge et mêmes choux s'arrêtant au plastron. On peut employer l'écossais en petits biais disposés en rayures de travers, en empiècements et comme doublure de revers. Nous rappellerons que les petites filles sont habillées assez court. Les longues robes cachant presque les pieds ne se font plus.

Les enfants portent toujours des bas noirs, cependant il est plus nouveau et plus élégant de les assortir à la nuance foncée de la robe, surtout pour l'hiver. Les brodequins lacés sont toujours, pour l'un et l'autre sexe, ce qui se fait de plus pratique, car il ne faut pas oublier qu'il est très important de soutenir solidement la cheville des enfants, surtout lorsqu'ils commencent à marcher. Les souliers découverts sont donc une chaussure à proscrire en général, sauf pour des cas spéciaux, comme cérémonie, noces ou distribution de prix.

Pour robes de cérémonie, il n'y a vraiment de joli pour les petites filles que les nuances très claires et les toilettes genre lingerie, en mousseline, dentelle ou broderie à jours, blanche sur transparent blanc, rose ou bleu. On couvre les enfants en dessous s'il fait froid, rien n'est plus facile. Ce genre de toilette permet d'employer beaucoup de ruban, en choux, flots, ceinture, etc... Comme costume de cérémonie pour garçon, ne pas choisir autre chose que le drap lissé très fin dans les nuances foncées, même noir. Comme manteau, les petits garçons portent toujours le pardessus semblable à celui de leur papa, et les petites filles, le paléto à manches, croisé devant ou la mante à capuchon.

BLANCHE DE GÉRY.

On est rarement maître de se faire aimer ; on l'est toujours de se faire estimer.—FONTENELLE.

LES QUATRE MAXIMES

CONTE ARABE

Il y avait un homme malicieux qui toujours se moquait des gens. (Il y en a d'autres qui n'ont pas de malice du tout, s'en croient beaucoup et posent pour la gravité.)

L'homme malicieux acheta, un jour, un panier de verres, carafes, etc. Vint une troupe de portefaix. Il leur dit :

—Qui me portera ce panier ? Je suis derviche, et je lui donnerai trois maximes, car d'argent je n'en ai pas.

L'un d'eux dit : " Qu'est-ce que cela fait ? " et lui porta le panier.

Il marcha un peu avec lui et dit : " Donne la première maxime. " L'homme répondit : " Oui. Celui qui t'affirmera qu'il vaut mieux avoir faim que d'être rassasié, te mentira. " Le portefaix dit : " Bien. "

Ils marchèrent encore un peu. Le portefaix dit : " Donne la seconde maxime. " L'homme dit : " Celui qui t'affirmera qu'il vaut mieux aller à pied qu'à cheval, te mentira. "

Ils continuèrent à marcher jusqu'à ce qu'ils approchassent de la maison. Le portefaix dit : " Donne la troisième maxime. " L'homme lui dit : " Celui qui t'affirmera qu'il y a un portefaix plus niais que toi, te mentira. "

Le portefaix se tut, il marcha deux pas et laissa tomber le panier tout ce que contenait celui-ci se brisa. Puis il dit au propriétaire : " Celui qui t'affirmera qu'il y a encore dedans quelque chose d'intact, te mentira. "

THÉÂTRES

THÉÂTRE FRANÇAIS

Le théâtre Français a fait un grand changement dans son programme de cette semaine alors que *Hoodman Blind* est représenté. Il y a plusieurs années que le fameux mélodrame anglais n'a pas été donné en cette ville, et il n'y a pas de doute qu'il sera accueilli avec faveur par tout le monde. *Hoodman Blind* a pour auteurs Wilson Barrett et George B. Sims, qui ont aussi écrit *The Silver King*, reconnu comme le plus grand mélodrame que le monde ait jamais connu, à l'exception peut-être de *The Two Orphans*.

Hoodman Blind est un récit étrange et captivant. Les caractères y sont tracés avec une remarquable précision. S'il s'y trouve des exagérations, cela est dû aux acteurs qui y paraissent, rien de tel n'est à craindre avec la compagnie du Théâtre Français, dont tous les artistes remplissent leurs rôles respectifs avec un succès incontesté.

Tous ceux qui connaissent *Hoodman Blind* peuvent s'attendre à une représentation de première classe à ce populaire théâtre.

Le programme du vaudeville est, comme d'habitude, très bien rempli.

" ANDALOUMA "

Les Forestiers Catholiques de Maisonneuve donneront, les 29 et 30 novembre, lundi et mardi, de grandes soirées dramatiques et musicales, à l'hôtel de ville de Maisonneuve, au profit de leur Cour. (Coin des rues Notre-Dame et Letourneux).

On exécutera en ces soirées le superbe drame en cinq actes *Andalouma*, du Rév. Père Leroy, missionnaire au Zanguebar. Ce drame saisissant est une histoire vraie, et *Andalouma*, *Goma*, le grand *Mganga* ne sont point des personnages inventés à plaisir.

Tous ceux qui aiment les grandes émotions, les situations palpitantes, le triomphe de la vertu, iront entendre ce joli drame, faisant ainsi deux bonnes actions : une, pour eux-mêmes ; l'autre, pour la prospérité de la Cour des Forestiers Catholiques de Maisonneuve.

PARC SOHMER

Rien n'est comparable aux attractions de ce parc. On y voit des princes Japonais dansant sur la corde,

tandis que les monarques d'Europe dansent sur les volcans. Des jongleurs jonglent avec des couteaux, des assiettes, des boules etc., tandis que nos braves campagnards, dès qu'ils sont pensifs, se croient jongleurs ! Enfin, un tas de choses surprenantes : équilibristes sur échelles (j'en ferais bien autant... si l'échelle est appuyée !) etc. etc.

LE JOUR DE FÊTE

(Voir gravure)

Il est bien prévenant, ce joli pastoureau ! avec quelle délicatesse il attache son bouquet avec un madrigal fort bien tourné, soyez-en persuadés, au volet de la chambre de sa dulcinée.

Mais elle a l'oreille fine, la gracieuse damoiselle... doucement, elle se penche sur l'appui de sa fenêtre... comme ils vont rougir tous deux, les grands enfants... puis, rire de tout leur cœur en ce beau jour de fête !

PRIMES DU MOIS D'OCTOBRE

LISTE DES RÉCLAMANTS

Montréal. — Mlle Georgiana Gélina, 288, rue Sanguinet ; Mme F. G. Leduc, 1086, rue St-Laurent ; L. Dion, 590, rue Drolet ; J.-B. Chamberlain, 128A, rue Wolfe ; Charles Carli, 71, rue Beaudry.
Mile End. — Emile Morin, 1842, rue St-Laurent.
Québec. — F.-X. Soucy, marché Champlain, Basse-Ville ; M. Tremblay, rue Dorchester, St-Roch ; Honoré Riel, 63, Grande Allée ; Mme veuve Poitras, 40, rue O'Connell, faubourg St-Jean ; A. Dion, 45, rue St-Pierre ; A. M. Lachance, 77, rue Dorchester, St-Roch.

Lac St-Joseph. — C.-A. Sewell.

Sherbrooke. — J.-L. Olivier.

Fraserville. — Union Littéraire.

St-Boniface, Manitoba. — M. Cyr.

Yamachiche. — J. T. Lord ; Rev. J. N. Comeau.

Ste-Julie de Somerset. — Rev. P. P. Dubé.

Ahuntrie. — R. Sainte-Marie.

Globe Village, Mass. — Mlle Clara Chapdelaine.

New Market, N.-H. — Achille Gosselin.

Notre page de musique, dont les paroles sont si délicieuses tout autant que la mélodie en est belle, nous est gracieusement prêtée par le *Passe-Temps*, superbe journal de musique de notre ville, publié 58, rue Saint-Gabriel. L'abonnement est de \$1.50 par année.

GRAVURE-DEVINETTE



Où est donc cet imbécile forgeron qui vient de toucher, de sa barre de fer, ce pauvre vieux ?

NOTRE PAGE MUSICALE

CHANSON L'ENFANT

Poésie de ROSE HAREL

Musique de VICTOR AUER

Op. 22.

POUR MEZZO-SOPRANO

Andantino. 7 *Ten.*

1^{er} COUPLET. Oh! dis, pourquoi pe-ti-te mè-re, Quand tu m'embrasses le ma-

tin; A-près que j'ai fait ma pri-è-re M'ap-pel-les-tu mon ché-ru-bin? Dis, où les ché-rubins de-

meu-rent, S'ils sont pe-tits, blonds comme moi; S'ils sont méchants si, quand ils pleu-rent, leur mè-re est bonne comme

toi. Dis, les fait-on beaux les di-man-ches Et vont-ils leurs petits bras nus Sa-vent-ils joindre leurs mains

blan-ches Pour a-do-rer le bon Jé-sus? Embras-sent-ils leur bon-ne mè-re Ain-si que moi tous les ma-

tins comme moi font-ils leur pri-è-re Ma-man les pe-tits ché-ru-bins? 7

Rall. *A volonté.* *Ten.*

2^m COUPLET. Pour-quoi des pleurs ô tendre mè-re Viennent voi-ler tes yeux si doux O ma-man, toi qui m'es si

chère Qui me ber-çais sur tes ge-noux. Je sais qu'au ciel où sont les an-ges Mon frè-re hé-las s'est en vo-

lé De Dieu, il chan-te les lou-an-ges Et ton cœur res-te incon-so-lé Dis, nous i-rons dans la prai-

rie Où nais-sent les plus bel-les fleurs Pour or-ner sa tom-be ché-ri-e De blu-

ets ar-ro-sés de pleurs Sè-che tes yeux ô bon-ne mè-re Nous le prie-rons chaque ma-

tin. L'an-gé que dans no-tre pri-è-re Nous ap-pe-lons le ché-ru-bin! 8

A volonté.

LES DEUX GOSSES

PREMIÈRE PARTIE

CE QUE DURE LE BONHEUR

(Suite)

Le médecin arriva. Il examina le blessé, pendant qu'Etienne Poulot s'arrachait les cheveux de désespoir.

Il répétait ;

— C'est moi qui devrais être à la place de François... je suis un misérable !

— Eh bien ? interrogea l'officier en s'adressant au médecin.

Celui-ci répondit ;

— Il n'y a aucune fracture... Je ne vois pas de blessures apparentes... Il faut attribuer la syncope à la violence de la commotion... Faites transporter cet homme à l'hôpital.

— Vous en répondez, docteur ?

— Oh ! parfaitement... à moins...

Il hésita et eut une contraction des sourcils.

— A moins qu'il n'y ait des lésions internes.

XIX

LA MÈRE ET LE FILS

La comtesse de Kerlor avait bien reçu la lettre de Mme de Guidelvinec. Son premier mouvement après l'avoir lue fut une légitime indignation.

Quelle était cette fable ? Qui donc avait si mal renseigné sa sœur ? Pourquoi celle-ci tenait-elle à ce que les sentiments les plus affectueux de la comtesse fussent ainsi outragés ?

On osait attaquer Georges, on cherchait à ternir la réputation de cette adorable et chaste orpheline, dont les yeux limpides reflétaient la pureté de cœur.

Mme de Kerlor ne put bannir ses préoccupations. Il était affreux de penser que quelqu'un tramait un complot contre la tranquillité d'esprit de la comtesse et des siens.

Mais qui donc avait appris à Mme de Guidelvinec que l'orpheline était fixée au château ?

Insensiblement, la mère de Georges s'avoua, malgré le chagrin qu'elle en ressentait, que cette lettre maudite l'obligeait à se livrer à certaines investigations.

Elle aurait la preuve que ces lignes perfides constituaient autant d'ineptes calomnies.

Quand Mme de Kerlor eut pris cette résolution, elle sentit que sa belle confiance de tout à l'heure menaçait de s'évanouir.

La mère de Georges avait-elle manqué de vigilance ?

Elle s'interrogea anxieusement. Non, ce n'était pas possible. Les jeunes gens se connaissaient depuis trop peu de temps. Toutes ces insinuations n'avaient pas l'apparence du bon sens.

Certainement, Georges avait montré une sympathie très affectueuse pour l'orpheline ; mais c'était tout naturel, étant donné le caractère généreux de M. de Kerlor.

Georges avait voulu que Mlle de Penhoët remplaçât Mariana auprès de sa mère ; c'était aussi le vœu de Carmen ; c'était celui de la comtesse.

Mais cette amitié restait innocente, sans qu'il se glissât, dans cette affection mutuelle, le moindre enfantillage sentimental.

La comtesse, d'ailleurs, avait une trop haute idée de sa dignité et de son autorité maternelles, pour qu'il lui semblât admissible que le fils pût aimer sans l'assentiment de la mère.

Elle avait toujours trouvé son Georges si obéissant à ses désirs, si soumis à ses moindres volontés, qu'elle ne supposait pas qu'il pût jamais changer.

Quoi qu'il en fût, son esprit était affligé par un doute cruel.

C'était le premier effet désastreux de cette lettre.

Certes jamais Mme de Kerlor n'en viendrait à croire que son fils rêvât de donner son nom à Mlle de Penhoët.

Cette idée ne méritait même pas son attention, et il avait fallu ce billet pour qu'elle s'arrêtât à cette extravagante supposition.

Cependant malgré la tendresse sincère que Mme de Kerlor ne demandait qu'à témoigner à l'orpheline, celle-ci n'en avait pas moins eu pour mère une femme que l'implacable rigidité de la comtesse n'avait pas cessé de considérer comme indigne du nom qu'elle avait surpris.

Encore une fois, Mme de Kerlor se disait qu'il serait indigne d'elle, indigne de son fils d'accorder une importance exagérée à de pareilles manœuvres ; mais son cœur de mère était trop violemment serré pour qu'elle pût se contenter de leur opposer le dédain.

Non, décidément, elle ne pouvait rester dans une pareille incertitude ; elle ne voulait pas recevoir d'autres lettres empoisonnées ; celle-ci la faisait beaucoup trop souffrir.

La comtesse préviendrait son fils dès le lendemain.

La mère et le fils se concerteraient afin d'arrêter une ligne de conduite.

Peut-être serait-il bon de consulter Carmen ; elle était très avisée, malgré son étourderie apparente.

Quant à Hélène de Penhoët, cela ne faisait pas l'ombre d'un doute ; la chère petite devait tout ignorer ; Georges, sur ce point, serait encore de l'avis de sa mère.

La comtesse fut plus rassurée après avoir pris cette détermination.

Le lendemain matin, cependant, elle éprouva de nouvelles hésitations.

Elle prévoyait le regard sévère de Georges quand il croirait que sa mère pouvait ajouter foi à cette sottise histoire.

Puis, la comtesse, toujours mordue au cœur par le doute, se demanda si, pour mieux affermir ses convictions, elle ne devait pas avant tout observer l'attitude de Georges et d'Hélène.

Pendant le repas de midi, son regard s'arrêta plusieurs fois sur le jeune homme et sur l'orphelin.

Georges contemplant Mlle de Penhoët avec une admiration certainement respectueuse, mais la mère, qui ne connaissait pas son fils sous cet aspect enthousiaste, éprouva une sensation bizarre ; son enfant ne lui semblait plus le même.

Hélène pourtant restait calme, douce, prévenante ; rien ne pouvait autoriser la comtesse à croire que l'âme vertueuse de cette délicieuse enfant fût troublée.

Après le déjeuner, Mme de Kerlor ne voulut pas faire, dans le parc, sa promenade accoutumée ; elle s'enferma dans sa chambre.

Georges, Carmen et Hélène lui demandèrent la permission de sortir ; elle la leur accorda.

Les trois jeunes gens allèrent faire une excursion à Loc-Maria où ils passèrent leur après-midi.

Carmen, toujours très aventureuse, s'engageait dans des sentiers perdus, ne s'inquiétant pas de savoir si Georges et Hélène la suivaient.

En foulant aux pieds ces roches granitiques, parmi les végétations un peu sauvages de ce coin de la terre d'Armor, la jeune fille respirait à pleins poumons. Son visage reflétait une satisfaction souveraine ; elle redevenait la vierge druidique, dont elle personnifiait si bien la grâce, la poésie et la fraîcheur.

De leur côté, Georges et Hélène éprouvaient un plaisir délicieux en marchant côte à côte, rêvant tous deux, s'entretenant de mille sujets excepté de ceux qui hantaient en ce moment leurs esprits.

Georges ne voulait pas encore avouer son amour à l'orpheline ; il trouvait un charme à prolonger cette situation, bien qu'il se promît chaque jour de parler. Hélène, fidèle à la promesse qu'elle s'était faite, se contraignait aussi, ne voulant pas que Georges devinât qu'elle l'aimait de toutes les forces de son âme.

L'après-midi s'était vite écoulée ; ce fut Carmen qui rappela à Georges et à Hélène qu'il était temps de rentrer à Kerlor.

Le jeune homme et l'orpheline eurent un geste d'étonnement si prononcé que Mlle de Kerlor ne douta plus des sentiments qu'ils éprouvaient.

Carmen ne s'était pas trompée ; Georges et Hélène s'aimaient.

En voyant leur visage rayonnant de joie, Mlle de Kerlor perdit son enjouement et se sentit envahie par un sentiment de tristesse.

Comme ils paraissaient heureux, tous deux ! Pourquoi Carmen ne connaissait-elle pas ce ravissement ?

Elle devinait bien que la comtesse était sur le point de lui parler de M. de Saint-Hyrieix, dont l'empressement auprès d'elle devenait de plus en plus vif.

Mais Carmen n'aimait pas cet inconnu ; elle ne se sentait pas du tout attirée vers lui, bien qu'ils fussent du même monde.

Carmen en contemplant Georges et Hélène, si beaux, si jeunes, si tendres tous les deux, se disait qu'elle ne pouvait devenir la compagne d'un homme beaucoup plus âgé qu'elle, et dont toutes les pensées lui semblaient d'avance en contradiction avec les siennes.

Ce que Mlle de Kerlor rêvait, c'était d'aimer un homme jeune

comme Georges, ardent, enthousiaste, qui vibrât d'émotions comme Georges lorsqu'il s'adressait à Hélène.

Depuis que la jeune fille avait deviné l'amour de son frère et de son amie, elle était en proie à un trouble qui la transformait à un tel point qu'elle se demandait, avec un peu d'effroi, ce qui se passait au fond d'elle-même.

Ses yeux noirs s'emplissaient de flammes ; son sein se soulevait ; son cœur lui semblait rempli d'aspirations passionnées.

Pour la première fois, elle comprenait la joie d'aimer.

Georges et Hélène ne pouvaient savoir que leur propre tendresse provoquait ainsi chez Carmen l'éclosion de l'amour. N'étaient-ils pas absorbés par le plus tyrannique et le plus égoïste des sentiments ?

Ils vivaient l'un pour l'autre, sans que rien existât pour eux au delà de leur contemplation mutuelle.

Que leur importait la terre, le ciel et tout ce qui n'était pas leur double joie ?

Georges frémissait quand il pressait la main d'Hélène ; en l'écoutant, en le sentant à ses côtés, après toutes ses souffrances, toutes ses larmes, tous ses désespoirs, l'orpheline goûtait enfin le bonheur, et ne voulait pas se demander ce qu'il durerait.

Elle aurait cru manquer de respect à Dieu si elle ne s'était abandonnée à ces ineffables délices qu'il lui envoyait pour panser les blessures de son cœur si douloureusement atteint.

Pourtant ses résolutions étaient inébranlables ; c'était au plus profond d'elle-même qu'elle garderait son cher secret.

Quoi qu'il arrivât elle n'aimerait jamais que Georges ; et celui-ci peut-être l'ignorerait toujours.

Les trois promeneurs rentrèrent au château, où la comtesse les attendait.

Mme de Kerlor regarda longuement Georges et Hélène et ses lèvres eurent un léger frémissement. Cette fois, la mère semblait lire la vérité sur la physionomie de son fils.

Les dernières hésitations de Mme de Kerlor avaient disparu. Elle voulut s'entretenir avec Georges avant le dîner.

Le jeune homme se mit à la disposition de sa mère, ne soupçonnant pas du tout de quoi il allait être question.

Il ne pensait qu'à Hélène. Cependant, il remarqua la gravité de la comtesse.

D'abord il supposa que peut-être il allait s'agir d'affaires d'intérêts. L'administration de la fortune des Kerlor demandait une attention soutenue, et c'était Georges qui, après avoir pris conseil de la comtesse, s'occupait des opérations financières qu'entraînait cette gestion. Mais il savait aussi que sa mère ne se préoccupait pas outre mesure de ces combinaisons, en grande dame qui se repose sur les intermédiaires auxquels elle a remis sa confiance, du soin de faire fructifier l'argent.

Georges sut vite à quoi s'en tenir.

La comtesse, après avoir prié son fils de s'asseoir, commença d'une voix très calme :

— Mon cher enfant, j'ai reçu une lettre de ma sœur, la vicomtesse de Guidelvinec.

Georges très étonné répondit :

— C'est ma respectable tante qui vous préoccupe à ce point ? . . . Qu'a-t-elle pu vous écrire ?

Mme de Kerlor voulut aller droit au but ; elle répliqua :

— Ma sœur porte une accusation, une inqualifiable accusation contre Mlle de Penhoët.

A ces mots Georges se leva.

— Je ne permettrai à personne d'attaquer cette jeune fille ! s'écria-t-il.

On devine si Mme de Kerlor fut frappée en entendant son fils répondre si catégoriquement.

Elle eut un tressaillement ; il lui sembla que le voile qu'elle avait eu devant les yeux jusque-là se déchirait d'un coup.

Elle se leva à son tour et regarda Georges dans les yeux.

La comtesse de Kerlor appartenait à une de ces vieilles familles bretonnes qui sont comme un produit spécial de cette terre de granit, battue incessamment par les vagues.

Les traits de son visage gardaient ordinairement une impassibilité qui faisait penser à ces rocs au milieu desquels elle était née, sur la côte du Finistère, à quelques lieues de Brest.

Ses yeux, d'un vert sombre, semblaient refléter, comme un miroir, les flots qu'ils avaient contemplés dès l'enfance.

Le regard était tranquille comme l'Océan, quand le calme règne ; mais toujours comme pour l'Océan, quand la tempête y dominait en maîtresse, il ne devait plus exister d'obstacles dont elle n'eût raison.

— Ma mère, reprit Georges, très résolu, j'aurais voulu attendre quelque temps avant de vous faire part d'un projet dont la réalisation est le plus cher de mes vœux ; mais puisqu'un ennemi caché me défend le moindre indécision, je parlerai . . . Pouvez-vous me dire quelle insinuation contenait la lettre dont vous me parlez ?

— Elle affirmait que Mlle de Penhoët ne vous était pas indifférente,

— Eh bien, ma mère, elle disait vrai.

— Georges !

La comtesse connaissait trop son fils pour supposer qu'il allait reculer ; mais il savait aussi, lui, que la volonté de Mme de Kerlor n'était pas de celles que l'on fait plier.

Entre ces deux natures semblables le choc, s'il arrivait jamais, devrait être terrible.

— Oui, ma mère, ajouta Georges avec la plus profonde émotion, j'aime Mlle de Penhoët.

— Vous aimez . . .

— Je l'aime de tout mon cœur, de toute mon âme . . . Je désire la prendre pour femme.

Mme de Kerlor hochait douloureusement la tête. Son fils, pour la première fois de sa vie, lui causait un grand chagrin.

Elle devint très pâle ; ses yeux vert sombre prirent une expression de rigidité qui annonçait la lutte si longtemps redoutée entre la mère et le fils.



Pardonnez-moi, ma mère ; ce mariage se fera avant deux mois . . . ou vous n'aurez plus de fils. — Page 494, col. 1.

Pour la première fois la paix allait-elle être troublée dans la famille ?

La douairière adorait son enfant ; Georges vénait la comtesse ; mais tous deux ils savaient, puisque le même sang bouillonnait dans leurs veines, qu'un désaccord entre les deux volontés pouvait amener les conséquences les plus graves.

Jusque-là, ils s'étaient trop aimés pour que le moindre différend subsistât entre eux ; d'ailleurs, ils avaient évité tout sujet pouvant amener la plus petite discussion ; et il y avait quelque chose de touchant à voir avec quel soin chacun veillait à ce que cette admirable quiétude ne fût pas menacée.

La comtesse et Georges allaient-ils échanger de ces effroyables paroles qu'on n'oublie jamais et qui brisent deux existences ?

Cependant, le jeune homme restait respectueusement affectueux ; mais sa voix était ferme, son geste résolu.

Il poursuivit :

— Je vous demande la permission d'épouser Hélène. Je vous demande de bénir notre union.

La comtesse ne répondit rien.

La mère s'interrogeait une dernière fois avant de rendre un arrêt irrévocable.

Elle s'accusait de ne pas avoir mieux prévu les événements ; mais pouvait-elle supposer qu'ils marcheraient aussi vite ?

Un soupir gonfla sa poitrine. N'avait-elle pas été elle-même con-

quise tout de suite, dès qu'elle l'avait vue, par la grâce et la modestie de la jeune orpheline ?

Décidément, la pauvre enfant n'était pas destinée à être heureuse.

M. de Kerlor poursuivit avec une chaleur concentrée :

—Vous connaissez les qualités et les vertus d'Hélène... Vous savez que vainement on chercherait une nature plus droite, un cœur plus noble, une âme plus pure... Mlle de Penhoët, seule, peut faire mon bonheur... Je l'aime ! Consentez-vous à ce que je la prenne pour épouse ?

La comtesse prononça brièvement :

—Elle vous aime ?

—Je le crois... Je l'espère !

—Elle ne vous l'a donc pas dit ?

—Non, ma mère.

La comtesse eut un signe de tête approbateur.

Elle rendait justice à l'orpheline, qui n'avait pas manqué à son devoir. Mais cette discrétion ne pouvait changer les sentiments auxquels elle s'était seule sentie portée dès les premiers jours et qui la hantaient maintenant plus que jamais.

Georges continua :

—Je n'ai point interrogé Mlle de Penhoët... Je ne le pouvais pas, avant de vous avoir fait part de mes intentions formelles...

La comtesse eut un nouveau geste de protestation, qui n'eut pas pour effet d'interrompre le jeune homme.

—Je crois avoir été assez heureux pour lui plaire... La première fois que je l'ai vue, j'ai senti que mon cœur ne m'appartenait plus... Je suis sûr de mon côté d'avoir trouvé en elle la femme que toute mère doit désirer pour son fils.

La comtesse répliqua d'une voix incisive :

—Vous prononcez le nom de mère !... Vous savez pourtant l'histoire de la sienne.

Le rouge monta au visage du jeune homme ; malgré le ton de la comtesse, il garda son empire sur lui-même.

La douceur et la grâce d'Hélène exerçaient déjà une très grande influence sur Georges.

—Ma mère, répondit-il avec calme, je sais avant tout que le respect doit arrêter un enfant au seuil de la vie de celle qui l'a mis au monde... Et je veux penser avec amour à celle qui fut la mère de ma femme... Je veux unir mes prières aux siennes, m'agenouiller sur le tombeau de ceux qu'elle pleure, comme elle s'agenouillera pieusement sur le tombeau des miens... Quant à autre chose, je ne puis que vous répéter un conseil que bien souvent vous m'avez donné : je méprise la calomnie d'où qu'elle vienne.

La comtesse, bien que sa résolution fût arrêtée, ne voulut pas montrer moins de sang-froid que son fils.

Les circonstances étaient solennelles ; la paix familiale était menacée ; les plus grandes calamités pouvaient s'abattre sur Kerlor, à la suite de cet entretien ; il convenait de s'exprimer sans emportement, de part et d'autre ; à tout prix il fallait éviter l'écroulement qui résulterait du heurt de ces deux violences.

Elle répliqua :

—Une fois de plus, mon fils, je constate la noblesse de vos sentiments ; la délicatesse dont vous faites preuve est digne de vous, Georges...

Il la regarda avec angoisse, pendant que son cœur se serrait et que sa gorge se contractait.

Elle continua :

—Mais nous autres, les vraies mères, nous avons d'autres devoirs... Nous n'avons pas à nous préoccuper seulement des préférences et des désirs de nos enfants... Nous sommes responsables, devant notre conscience et devant Dieu, de leur bonheur, de leur avenir, des malheurs qui découleraient de leur manque de prévoyance... Nous sommes aussi responsables, nous qui avons su garder immaculé l'honneur de notre nom, envers tous ceux qui ne sont plus et qui l'ont illustré.

—Ma mère, répondit Georges, j'ai autant que vous la religion de mes ancêtres... Mais quel est celui d'entre eux qui eût jamais osé prétendre que les calomnies, c'est le seul mot exact, dont on a essayé de flétrir le nom de la marquise de Penhoët, peuvent retomber sur Hélène ?

—Ne rentrons pas dans les discussions qui ont précédé l'arrivée de cette enfant à Kerlor.

—Vous aviez pourtant admis que Carmen et moi nous avions raison de vous l'amener, de vous demander votre appui pour elle ?

—Savais-je que vous vous éprendriez de cette orpheline ?

—Elle n'en est pas moins digne de mon amour.

—Je n'aurai pas la cruauté de vous répondre : Telle mère, telle fille...

Le jeune homme eut un geste de violence qu'il put heureusement réprimer à force de volonté. Et serrant les poings, ses ongles entrant dans la paume de ses mains, il répondit :

—J'affirme, moi, que la marquise de Penhoët ne peut avoir été

coupable de la faute dont on l'accuse... Si elle l'avait été, Dieu ne lui aurait pas permis d'être la mère d'Hélène.

—Enfin, quoi qu'il en soit, mon fils, je refuse mon consentement.

—Vous refusez ?...

—Oui, Georges, parce que je le dois.

—Ma mère !

—N'allez pas croire pour cela que je méconnaisse les précieuses qualités d'Hélène... Je l'estime sincèrement, comme une charmante jeune fille, qui mérite l'intérêt des honnêtes gens... J'avais déjà rêvé de la marier à un homme d'honneur, qui apprécierait un tel trésor... Mais, jamais ! jamais je ne consentirai à donner pour épouse à un Kerlor, la fille d'une femme dont le nom est entaché.

—Et moi, ma mère, répliqua Georges d'une voix vibrante, je déclare que je ne cède pas à de telles considérations... La marquise de Penhoët a été odieusement accusée... Je vengerais certainement sa mémoire, s'il m'était permis de demander raison au mari de votre sœur.

—Je vous prie, Georges, de respecter votre famille...

—Pour la dernière fois, ma mère, vous refusez de consentir à mon bonheur ?

—Oui ! répondit la comtesse énergiquement... s'il est lié à cette union ! Et vous savez que je ne reviens jamais sur ma parole.

M. de Kerlor prononça d'une voix lente :

—J'épouserai Hélène de Penhoët.

—Ce mariage ne se fera pas !

Il ajouta, d'un ton toujours mesuré, mais qui prouvait sa froide résolution :

—Pardonnez-moi, ma mère ; ce mariage se fera avant deux mois... ou vous n'aurez plus de fils.

La comtesse tressaillit.

—Monsieur !... fit elle.

... Mais l'angoisse qui la poignait à la gorge l'empêcha de continuer.

Georges poursuivit :

—Moi aussi, je suis un Kerlor, et, pas plus que vous, je ne reviens sur ma parole.

Quelques secondes s'écoulèrent au milieu d'un silence tragique.

Ce fut la comtesse qui reprit, tentant un suprême effort :

—Georges, pour la dernière fois votre mère vous ordonne de vous taire et d'étouffer cet amour coupable.

—Ce qui serait coupable ce serait d'accepter pour vraies les calomnies dont on tente de salir une innocente...

—Calomnies ou non, vous n'épouserez pas cette fille.

—Pour la dernière fois, ma mère, pardonnez-moi : Mlle Hélène de Penhoët sera comtesse de Kerlor.

Un éclair de colère passa dans le yeux de la douairière.

Elle eut sur les lèvres une malédiction.

C'était la fin, l'écroulement redouté.

Haletante, Mme de Kerlor étendit le bras et s'écria.

—Sortez, monsieur !

Georges s'inclina, le visage blanc comme un suaire. Il répliqua :

—Vous me chassez, ma mère. Je vous obéis... Mais, je le répète une fois encore, pour que vous vous en souveniez bien... Vous ne me reverrez à Kerlor que lorsque vous aurez reconnu mon droit d'épouser la femme que j'ai choisie.

Quelques instants plus tard, sans voir Carmen, sans dire un mot à Hélène, Georges avait quitté le château.

XX

ANGOISSES MATERNELLES.

Mme de Kerlor, quand son fils eut disparu, se laissa tomber sur sa chaise longue et put donner un libre cours à son ressentiment.

Son courroux dura longtemps. Si la scène qui venait d'avoir lieu entre elle et son fils s'était prolongée d'une minute, le mal eût été irréparable.

Restait-il une lueur de salut ?

La comtesse avait dû faire appel à toute sa sagesse maternelle pour éviter, jusqu'à ce jour, les déchirements qu'elle redoutait, malgré sa propre bonté, malgré l'amour filial de son enfant.

Elle savait bien que la colère des Kerlor touchait presque à la démence, quand, par hasard, ils s'y abandonnaient.

Elle savait qu'elle-même était incapable de se maîtriser quand la tempête grondait dans son cœur ; Georges, de son côté, était bien son fils.

PIERRE DE COURCELLE.

A suivre

MEFIEZ-VOUS DES CHARLATANS qui vous offrent des remèdes guérissant "tous les maux ;" car il n'existe pas de panacée universelle. Si vous toussiez prenez du *Baume Rhumal*: quelques doses vous guériront à peu de frais.

CHOSSES ET AUTRES

—La reine Victoria peut parler dix langues avec assez de facilité.

—Le duc de Norfolk a un revenu annuel de \$1,500,000.

—Le Pacifique a l'intention de se construire à Ottawa une gare centrale du prix d'un million.

—L'hon M. Fitzpatrick a été élu hier Bâtonnier du Barreau de Québec en remplacement M. F.-X. Lemieux.

—Dix femmes seront nommées inspecteurs de la voirie municipale de Saint-Louis, Missouri, sur les quarante que la ville emploie.

—Les trois quarts de la récolte de blé au Manitoba, cette année, sont ce qu'on appelle du blé No 1 dur. C'est-à-dire que la récolte est d'excellente qualité.

—Le mont Vésuve est en pleine éruption. Une masse de lave s'échappe du cratère Atrio Del Cavallo qui s'est ouvert en 1895.

—New-York est habité par 900,000 Allemands, 850,000 Irlandais, 170,000 Anglais, 105,000 Russes, 100,000 Italiens, 50,000 Ecossais.

—Les manteaux en forme de blouse Moujik russe reviennent à la mode. On se rappelle que pendant la saison qui suivit la flotte française à Cronstadt, tout était à la russe, et les femmes ne portaient que des blouses et des corsages russes.

—C'est maintenant le temps pour le cultivateur qui peut augmenter son tas de fumier de recueillir une ample provision de feuilles mortes. Il ne faut pas oublier que les feuilles sèches constituent la meilleure litière que l'on puisse trouver ; c'est la litière par excellence. Pourquoi les cultivateurs qui le peuvent facilement, et ils sont nombreux, ne feraient-ils pas une ample moisson de feuilles sèches ; ils y trouveraient des avantages sous tous les rapports.

PAS UN SEUL

De tous les remèdes préconisés contre les rhumes, la toux, la bronchite, il n'y en a pas un seul qui ait accompli autant de guérisons que le *Baume Rhumal*. De là son immense popularité.

—*The Delineator* de décembre nous apporte de magnifiques planches coloriées pour modes d'hiver. Ce journal des dames contient des pages de haute littérature, tant au sujet de la douce fête de Noël que de la vie ordinaire en Amérique.

Abonnement : \$1 par an, 15c le numéro ; S'adresser *The Delineator Publishing Co.*, 33, rue Richmond, Toronto (Ouest).

—Sommaire de la *Nouvelle Revue* du 1er novembre 1897 : Etudes sur le Soudan français, Col. G. Humbert ; Chez les Bourbons, chez Henri V, prince de Valeri ; Alfred de Vigny, ses origines et son rôle, A. Albalat ; Souvenir sur le mouvement symboliste en France, C. Mauclair ; L'Annam sanglant, A. de Pourville ; Nos intérêts au Niger, L. Sevin-Desplaces ; La jeunesse de l'Abbé Siéyès, O. Teissier ; Lettres sur la politique extérieure, Mme Juliette Adam.

La quinzaine : Décentralisation ; Provinces ; Etranger ; Armée ; Colonies ; Critique littéraire ; Critique musicale ; Critique dramatique ; Sciences ; Notes d'art ; Finances ; Bibliographie ; Sports ; Carnet mondain ; Mode.

Bureau : 28, rue de Richelieu, Paris.

—D'après un rapport récent du secrétaire de l'agriculture, il y a aux Etats-Unis deux cent quatre-vingt-deux terres hypothéquées par mille.

SECRET DE SA POPULARITÉ

De tous les remèdes préconisés contre les rhumes, la toux, la grippe et la bronchite, il n'y en a pas un seul qui ait accompli autant de guérisons que le *Baume Rhumal*. De là son immense popularité

MUSIQUE EN CADEAU

Envoyez-nous en une fois les noms et adresses de trois ou plusieurs professeurs de piano ou orgue, avec dix centins en argent, et nous vous enverrons dix morceaux de musique : valse, marches, etc., arrangés pour piano et pour orgue.

Adressez à : Popular Music Pub. Co. Indianapolis, Ind.

CONSUMPTION GUERIE

Un ancien chimiste retiré des affaires, reçut un jour d'un missionnaire de l'Est des Indes, la formule d'un simple remède végétal guérissant radicalement et sûrement, et pour toujours, la consommation, la bronchite, le catarrhe, l'asthme et en général toutes les affections lentes. Ce remède agissait également d'une façon radicale sur la débilité nerveuse, sur toute maladie des nerfs.

Dans des milliers de cas, les effets de cette médication furent remarquables et rien ne s'oppose plus à ce que la formule soit communiquée à tous ceux qui souffrent. Je me ferai donc un plaisir de la donner avec la manière de l'employer, en allemand, en français ou en anglais, il suffira de joindre un timbre pour la réponse. — Inquirer ce journal en écrivant. — S'adresser à W. A. NOYES, 820, Powers' Block, Rochester, N.-Y. (Etats-Unis).

Coupon-Prime de Généreux & Cie

Toute personne qui détachera ce **COUPON-PRIME**, et nous l'adressera accompagné de 15 cts en argent ou **Timbre-poste**, recevra par le retour de la malle une jolie cravate, se vendant couramment 35 cts.

Coupon-Prime de Généreux & Cie

227, RUE ST-LAURENT, MONTRÉAL.

Nom.....
 Adresse.....
 Quantité de cravates..... Montant inclus.....
 à 15 cts \$.....

Un PRÊTRE
 de ROME a TROUVÉ le SECRET de GUÉRIR
 ANÉMIE — DÉBILITÉ GÉNÉRALE
 DYSPÉPSIE — MANQUE D'APPELIT
 FIEVRES — ÉPUISEMENT, etc., avec les
PILULES ANTONIO
 toniques, dépuratives, reconstituantes, 2 fr.
 Pharm. MALAYANT, 19, P. des Deux-Portes, PARIS
 Dépositaire à Montréal: ARTHUR DÉCARY.

La Banque Ville-Marie

AVIS EST PAR LE PRÉSENT DONNÉ qu'un dividende de **Trois pour Cent** pour le semestre courant, équivalant à six pour cent par année sur le capital payé de cette institution, a été déclaré et que ce dividende sera payable aux bureaux d'affaires de la Banque en cette ville, le et après le

MERCREDI, 1er jour de Décembre prochain.

Les livres de transfert seront fermés du 16e au 30e jour de Novembre prochain, ces deux jours inclus.

Par ordre du Bureau **W. WEIR,** Président et gérant général.

Montréal, 19 Octobre 1897.

PATENTES OBTENUES PROMPTEMENT

Envoyez un timbre pour notre "Guide des Inventeurs." Nous obtenons plus de patentes pour les inventeurs que tous les autres ingénieurs ensemble, et nous faisons une spécialité des applications, que les autres agents n'ont pas réussi à obtenir. Pas de patente, pas de paye. **MARION & MARION, EXPERTS.** No. 185 rue St. Jacques, Montréal. Tel. 2398. Mentionnez ce Journal.

La fille, l'épouse, la mère

Ces trois degrés dans la vie de la femme, touchent à des matières de la plus grande importance. Le monde doit beaucoup à celle qui porte le nom de mère ; l'homme doit beaucoup à celle qui porte le nom d'épouse ; l'épouse et la mère dans la jouissance d'une santé parfaite doivent beaucoup à la fille qui, dans l'histoire du temps devient la mère de tous.

L'affection dominante aujourd'hui parmi son sexe est la **FAIBLESSE FÉMININE**, qui peut être le résultat d'un accident, ou bien héréditaire. Dans l'un ou l'autre cas, le traitement recommandé s'applique.

Les Pilules Rouges

... du Dr Coderre

POUR FEMMES PALES ET FAIBLES

sont la plus grande œuvre du siècle, soulageant les souffrances de cette nature. Où est la femme qui ne préférerait pas vivre dans la jouissance complète de la vie, que d'être une victime des tortures de ce mal ? Les Pilules Rouges du Dr Coderre n'ont qu'une mission : **GUÉRISON DE LA FAIBLESSE FÉMININE et ELLES L'ACCOMPLIRONT.**

Écrivez-nous si les Pilules Rouges du Dr Coderre ne vous guérissent pas complètement et notre médecin spécialiste vous répondra sans frais, vous indiquant un régime à suivre. Toute correspondance est confidentielle.

En vente partout, 50 cts la boîte ; 6 boîtes, \$2.50. Expédiées par la malle, sur réception du prix, aux Etats-Unis ou au Canada. Adressez :

CIE CHIMIQUE FRANCO-AMERICAINE

Dept. Médical, B. P. 2306, Montréal.

Débitures Municipales

Bons du Gouvernement et de Chemins de Fer

VALEUR DE PLACEMENT

ACHETÉS ET VENDUS

Toujours en mains un grand nombre de valeurs propres à être déposées au gouvernement ou des placements de fonds en fidéjussés.

Les municipalités qui ont besoin d'emprunter trouveront avantage à se mettre en relations avec

R. WILSON SMITH,

BATISSE 'BRITISH EMPIRE,' MONTRÉAL

Achète des débitures et autres valeurs désirables.

LA LIBRAIRIE

ANCIENNE et MODERNE

Religion, Science, Arts, Lettres, Littérature.

Livres neufs et d'occasion.

Dernières nouveautés reçues chaque semaine.

Attention spéciale aux commandes par la poste.

DEMANDEZ NOS CATALOGUES

ARCHAMBAULT & BELIVEAU

LIBRAIRES-PAPETIERS

No 1617, Notre-Dame, Montréal

Agents généraux pour le "Nouveau Cours Canadien d'écriture Droite," par J. Ahern.

VICTOR ROY & ALPH. CONTENT

Architectes et évaluateurs

151, RUE SAINT - JACQUES,

CHAMBRE 4

TÉLÉPHONE 2113

DR BERNIER

DENTISTE

Informe respectueusement sa clientèle qu'il a transporté ses salons dentaires au No 60, rue Saint-Denis, à deux portes plus haut que le jardin Viger.

PROCEDES :: MODERNES

U. PERREault

RELIEUR

No 52, Place Jacques-Cartier, Montréal

Spécialités : Reliure de Bibliothèque, Reliure de Luxe, Livres, Blancs, Etc. Relieur pour LE MONDE ILLUSTRÉ. L'outillage le plus complet et le plus nouveau de la ville. Une visite est sollicitée.

Avez-vous besoin d'une montre ?



Nous les vendons si bon marché, que vous ne pouvez vraiment sortir sans montre. Nous vous en mentionnons deux : Une, Elgin ou Waltham, le meilleur mouvement fait jusqu'ici, montre de chasse, marchant très bien magnifiquement gravée, la boîte Dueber est gravée, la couche d'or est épaisse. — Ne s'use pas. Grandeur pour dames ou messieurs. — Nous l'enverrons à votre adresse avec privilège de l'examiner : si elle n'est pas telle que nous la représentons, renvoyez-la ; il ne vous en coûtera rien. Si vous la gardez, payez le port et \$6.50 : ce n'est que juste.



L'autre, boîte très bien gravée, mouvement de première qualité, n'importe quelle grandeur. La couche d'or à 14 carats très épaisse. Nous vous l'enverrons à l'adresse de votre chef de gare avec le privilège de l'examiner, aux conditions de tous nos envois de ce genre. Si vous l'aimez, payez à votre chef de gare le port et \$3.95. Envoyez l'argent, vous recevrez en plus une jolie chaîne, port payé, prix ci-dessus.

Royal Manufacturing Co. 354 Dearborn St., Chicago.

LISEZ LE

Monde Canadien

La grande revue hebdomadaire DOUZE PAGES, GRAND FORMAT

Articles de fonds par des écrivains distingués, plusieurs gravures d'actualité, trois pages de feuilleton et des nouvelles de tous les pays.

ABONNEMENT

Ville et Campagne . . . \$1.00 par an

Avec le choix sur une collection de chromo-lithographies, portraits de Cartier, Lafontaine, Morin, Mgr Bruchési et autres sujets. Voir notre annonce de primes dans le numéro du MONDE CANADIEN de cette semaine.

Rédaction, Administration, Atelier

75, RUE ST-JACQUES, MONTRÉAL

G.-A. Nantel Editeur-Propriétaire J.-A. Carufel Administrateur.

**BON MARCHÉ
INCOMPARABLE**

CHEZ

E. LEPAGE & Cie

COIN DES RUES

St-Laurent et Duluth

Etoffes à Robes

Cachemire noir fini Henrietta, valant 75c. Spécial, 49c.

Cachemire fleuri noir, valant 50c. Spécial, 25c.

Etoffes pour costumes double largeur, valant 25c. Spécial, 9½c.

Serge nuancée shot, vendue 35c ; tant qu'il y en aura, 11½c.

Un bel assortiment de velveteen noir, couleurs, de 20c en montant.

Un grand lot de batiste et de braid de toutes couleurs, à de très bas prix.

Indiennes, Mousselines, Etc.

Coton carreauté américain, valant 6c. Spécial, 4c.

Mousseline Orga, dessin de choix, valant 20 cents. Spécial, 7½ cents.

Zéphyr broché, nuances riches, valant 18 cents. Spécial, 7½ cents.

Batiste persienne, haute nouveauté, valant 25 cents. Spécial, 10 cents.

Toile à rouleau, carreaütée, valant 8 cents. Spécial, 4½ cents.

Flanellettes américaines, patrons nouveaux, valant 6 cents. Spécial, 3½ cents.

Indienne foncée, patrons variées, valant 10 cents. Spécial, 4½ cents.

Jobs Spéciaux

Oreillers pour sofas, valant 75c. Spécial, 19c.

25 robes en mousseline brodée, pour enfants de 3 à 6 ans, de \$3.75. Spécial, 70 cents.

Capelines en mousseline pour bébés, valant de 50 à 75c. Spécial, 15c.

Tourmalines pour enfants, valant 75 cents et \$1. Spécial, 29 cents.

Chapeaux garnis, valant de \$3 à \$5. Spécial, 29 cents.

Un grand lot de chapeaux de paille, pour rien, à 5, 10, 15 cents.

Sailors valant 50 cents, pour 15 cents.

Frillings et chiffons, meilleur marché que les prix de la manufacture.

Pommes sèches, valant 7c, pour 2½c

EPICERIES

Poudre à pâte Océan, 13c, pour 5c.

Fèves vertes, 10c, pour 5c.

Vernis pour poêle, 10c, pour 5c.

Sucre brun, 2 heures par jour, 2½c.

Sucre granulé, 2 heures par jour, 3½c.

Farine d'avoine roulée, 5c, pour 2½c.

Blé-d'inde sucré, 7c, pour 5c.

Tomates, quantité limitée, 9c, pour 6½c.

Savon castille, valant 5c, pour 2½c.

SPECIAL

Balais, 2 cordes, de 10c, pour 6c.

Boiler No 9, 75c, pour 33c.

Cuiller à pot, de 8c, pour 4c.

Terrines à lait, de 6c, pour 3c.

Assiettes, de 5c, pour 2c

Porte-peignes, de 10c, pour 4c.

Lavettes, de 6c, pour 3c.

Brosses à plancher, de 10c pour 5c.

Verres à bière, de 8c, pour 4c.

Lampe complète de 35c, pour 19c.

Assiettes à beurre en cristal, 2c.

Plats à mains, de 15c, pour 7c.

Porte-pousière, de 10c, pour 5c.

E. LEPAGE & CIE,

949-951-953-955 rue St-Laurent.

Un bienfait pour le beau sexe



Poitrine parfaite par les **Poudres Orientales**, les seules qui assurent en 3 mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie.

Prix : Une boîte, avec notice, \$5.00 ; Six boîtes, \$35.00. Dépôt général pour la Puisseance : **L. A. BERNARD,**

1882, rue Sainte-Catherine, Montréal



**Faussees dents
SANS PALAIS**

Couronnes en or ou en porcelaine posée sur de vieilles racines. Dentiers faits d'après les procédés les plus nouveaux.

Dents extraites sans douleur chez **J. G. A. GENDREAU,** Dentiste, 20, rue St-Laurent, Montréal.



LIQUEURS ET ELIXIR VEGETAL

DE LA

GRANDE CHARTREUSE

EN VENTE

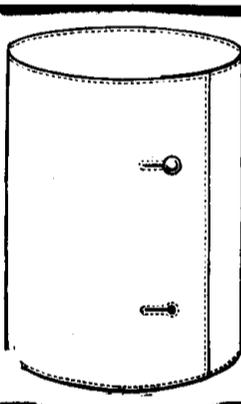
Chez tous les Importateurs de Vins et Liqueurs, Epiciers en gros et en détail.

SE MÉFIER DES CONTREFAÇONS.

SEUL AGENT AVEC MONOPOLE POUR LE CANADA :

La Compagnie d'Approvisionnements Alimentaires (Ltee)

242, 244 et 246, rue Saint-Paul Montréal.



Nouveautés...

- Chapeaux. Parapluies
- Cravates, Corps et
- Gants, Caleçons
- Fourrures, etc.

CHEMISES SUR MESURE

Généreux & Cie, 227 Rue St-Laurent.

Buyez l'Eau du Recollet

Cette eau minérale, analysée par le Dr Baker Edwards, est recommandée comme eau de table et pour ses propriétés médicinales.

On la boit avec le lait, les vins et liqueurs. C'est la rivale de l'Apollinaris et de la Johannis. Elle possède les mêmes propriétés et se vend à meilleur marché. Demandez là à votre pharmacien ou à votre épicier. Echantillons fournis sur demande, par la

COMPAGNIE D'EAU MINERALE DE LA SOURCE DU RECOLLET, 505 RUE CRAIG, MONTREAL.

LA NOUVELLE REVUE

18, Boulevard Montmartre, Paris

Directrice : **Mme Juliette Adam**

PARAIT LE 1er ET LE 15 DE CHAQUE MOIS

ABONNEMENT	Paris et Seine	50f	26f	14f
	Départements	56f	29f	15f
	Etranger....	62f	32f	17f

On s'abonne sans frais : dans les bureaux de poste, les agences du *Credit Lyonnais* et celles de la *Société générale de France* et de l'Etranger.

F. PAQUETTE, M.L.A.C.O.

CHIRURGIEN-DENTISTE

249 Rue St-Laurent coin Ste-Catherine

Dentisterie dans toutes ses branches dentier en Alluminium plus léger que le caoutchouc. Extraction de dents sans douleurs, d'après les procédés les plus nouveaux. Spécialités dentiers et couronnes en or. Extraction gratuite de dents sous les undis.

S. Carsley & Cie

A RESPONSABILITÉ LIMITÉE

MONTREAL

1765 à 1783 RUE NOTRE-DAME

Le Plus GRAND MAGASIN

DE MONTREAL

**Ne manquez pas de veir le
CINEMATOGAPHE CHEZ CARSLY**

Le merveilleux instrument qui donne des représentations animées d'événements et d'incidents qui ont réellement eu lieu à une distance de plusieurs milliers de milles d'ici. Chaque mouvement est pris sur le vif et exposé avec une précision que les autres inventions ne peuvent atteindre.

Quatre représentations chaque jour dans notre nouveau soubassement — Avant-midi à 10.15, 11.15 ; apres-midi à 12.15 hrs., à 3.15 et à 4.15 hrs. Admission, 5c.

Gilets de premiere classe

Gilets de dames, dernières modes parisiennes, complètement doublés en magnifique soie avec dessins, navelures, collet et manchettes, tuyautés de satin, couleurs noirs, faon, nouveau bleu, cuir et brun, \$23.00.

Gilets de choix pour dames en drap beaver box, magnifiquement braidés en beau braid mohair, bordés de jais et doublés en soie de fantaisie, de toutes les couleurs à la mode, \$32.00

Nouveaux gilets russes en drap box pour dames, complètement doublés en taffets shot, haut collet de tempête et bordure de mouton de Perse, garnis de petits boutons de perle, \$35.00.

LA CIE S. CARSLY, Limitée.

Collerettes doublées en fourrures

Collerettes en drap box noire et de couleur, doublées en Kalouga et taillées amples, collet de tempête haut en Opossum noir, pour Dames, \$15.00.

Très belles Collerettes en drap box français noir, doublées d'Ecureuil gris, collet de tempête et gannies tout autour de Martre de l'Alaska, pour Dame, \$52.00.

1200 magnifiques fleurs en soie et en velours avec jolies feuillage vert ordinairement vendues 20c. Notre prix spécial 10c.

LA CIE S. CARSLY, Limitée.

Collerettes de premiere classe

Très élégantes Collerettes noires, parisiennes, en drap de Vigogne, richement braidées et doublées de soie noire pesante pour Dames, \$24.75.

Jolies Collerettes en drap Regenie noir, avec gros patron de soie soulevé sur fond de Bengaline, collet de tempête, grunies en Martre de l'Alaska, doublées de Satin Duchesse, pour Dames, \$53.25.

Collerettes "Davos" en velours appliqué noir et brodées de jais sur fonds en velours moiré, garnies en plume et doublées de soie Zenena noire, pour Dames, \$62.00.

LA CIE S. CARSLY (Limitée)

1765 à 1783, rue Notre-Dame